

30

28. SEPT. 1928

Annuaire de l'Université de Liège — Périodique

Huitième année, N° 26

Publication hebdomadaire
Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs
Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R. G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 21 septembre 1928

L'importance et le développement des études orientales
 Une nouvelle Encyclique sur l'unité chrétienne
 La centenaire de Tolstoï
 Le XVII^e Congrès international des Orientalistes à Oxford
 Les hommes métamorphosés en statues
 Marcel Proust
 « Le secret de M^{me} de Laborde »
 La Belgique et la France républicaine en 1848

S. S. Pie XI
 Louis Picard
 Adophe Hardy
 Gonzague Ryckmans
 Docteur M. Moreau
 Léopold Levaux
 Paul Halflants
 A. De Ridder

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Belgique et les Puissances européennes,
 Mgr J. Schyrgens. — France. — Norvège.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220.50 Compte chèque postal : 489.16.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.—
Réserves . . . fr. 504,657,742.94
Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIEGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'importance et le développement des études orientales
 Une nouvelle Encyclique sur l'unité chrétienne
 Le centenaire de Tolstoï
 Le XVII^e Congrès international des Orientalistes à Oxford
 Les hommes métamorphosés en statues
 Marcel Proust
 « Le secret de M^{me} de Laborde »
 La Belgique et la France républicaine en 1848

S. S. Pie XI
 Louis Picard
 Adolphe Hardy
 Gonzague Ryckmans
 Docteur M. Moreau
 Léopold Levaux
 Paul Halflants
 A. De Ridder

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Belgique et les Puissances européennes,
 Mgr J. Schyrgens. — France. — Norvège.

Lettre encyclique de Sa Sainteté le Pape Pie XI sur l'importance et le développement des études orientales

RÉSUMÉ

Les initiatives du Saint-Siège en faveur des chrétiens orientaux et de leur réunion à la véritable Église :

- au temps du schisme
- au moyen âge
- sous les derniers Pontificats.

Importance spéciale de l'Institut supérieur d'Études orientales

créé à Rome par Benoît XV

transféré par Pie XI

d'abord au siège de l'Institut Biblique

puis dans l'ancien couvent de Saint-Antoine

près de Sainte-Marie-Majeure

confié à la Compagnie de Jésus.

Exhortation adressée aux Evêques et aux Supérieurs de Congrégations religieuses pour qu'ils envoient des élèves à l'Institut oriental.

Autre appel à l'Épiscopat pour qu'un cours au moins élémentaire de sciences orientales soit institué dans les séminaires théologiques.

Les grands espoirs fondés sur tout ce travail scientifique. Les préjugés tomberont qui empêchent la réconciliation. Bientôt l'on pourra dire aux Églises dissidentes que l'on invite à rentrer dans l'unité la parole évangélique : *quia iam parata sunt omnia*, tout est prêt pour vous accueillir.

A nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques et autres Ordinaires en paix et communion avec le Saint-Siège.

PIE XI, Pape.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Salut et bénédiction apostolique.

Combien Nos Prédécesseurs se sont efforcés au cours des siècles de promouvoir l'étude et la connaissance approfondie de l'Orient parmi les fidèles chrétiens et particulièrement parmi les prêtres, personne ne l'ignore qui ait parcouru, fût-ce très rapidement, les annales de l'Église catholique. Et leur sollicitude résultait d'une conviction très nette au sujet de causes de ce malheureux schisme qui arracha et déracina en quelque sorte de l'unité chrétienne des églises si nombreuses et si prospères. Ces causes ne sont autres, en effet, que l'ignorance et le mépris mutuels des peuples, avec les préjugés résultant de cette ignorance et de cet éloignement invétérés. Avant le grand déchirement, ces causes avaient déjà produit de très funestes effets.

Aussi n'aurons-nous aucune difficulté à prouver cette préoccupation efficace des Souverains Pontifes par des faits qui remontent à l'époque même où l'on vit se relâcher les liens de l'unité.

Chacun sait de quelle bienveillance, de quelle vénération, même, Adrien II entoura les deux apôtres des Slaves Cyrille et Méthode et de quels honneurs il voulut les combler.

Et avec quel zèle le même pape, peu de temps après la consommation du schisme, qui arracha une si grande partie du troupeau dominical au Pontife Romain, constitué par Dieu Lui-même le Pasteur suprême de ce troupeau, participa, notamment en y envoyant des légats, au huitième Concile œcuménique, le quatrième de Constantinople.

Après ce concile, d'autres se succédèrent ayant aussi pour objet les intérêts chrétiens de l'Orient. Entre autres, celui de Bari, convoqué auprès du tombeau de saint Nicolas, évêque de Myre. Y brilla particulièrement, aussi bien par ses vertus admirables que par sa science étonnante l'illustre docteur d'Aoste et archevêque de Cantorbéry saint Anselme. Puis, celui de Lyon où Gré-

goire X avait appelé ces deux lumières de l'Église, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, dont le premier mourut en s'y rendant et le second en plein labeur conciliaire. Et encore ceux de Ferrare et de Florence où tintrent nettement les premières places ces deux illustrations de l'Orient chrétien, qui devaient être appelés peu après aux honneurs du cardinalat, Bessarion de Nicée et Isidore de Kiev. En ces jours se leva un grand espoir que les chrétiens d'Orient allaient se réconcilier avec le Pasteur suprême, tellement la vérité catholique y avait été démontrée par de solides arguments, et comme enveloppée et embaumée par la charité du Christ.

Les faits que nous venons de rappeler, Vénérables Frères, prouvent à l'évidence la sollicitude paternelle et le zèle apostolique du Saint-Siège à l'égard des nations orientales. Ce sont les témoignages de cette sollicitude les plus illustres, mais aussi de par leur nature, les plus rares. Il en est d'autres, plus fréquents, innombrables, ininterrompus. Effusion continuelle, quotidienne des bienfaits de l'Église romaine sur les régions orientales. Principalement l'envoi d'hommes apostoliques qui donnèrent jusqu'à leur vie pour le bien des peuples orientaux. C'est, en effet, avec les encouragements et l'appui autorisé du Saint-Siège que ces apôtres magnanimes, Franciscains, Dominicains — pour citer les principaux — entreprirent leur tâche ardue. Ils créèrent en Orient des maisons et des provinces de leur Ordre et, au prix d'un immense labeur, répandirent la lumière chrétienne, non seulement sur la Palestine et sur l'Arménie, mais sur les régions qui étaient tombées au pouvoir des Tartares ou des Turcs et qui, séparées de force du centre de l'unité, manquaient des enseignements les plus essentiels et principalement de l'enseignement religieux. Ils ne se contentèrent pas, cependant, de leur apporter la doctrine théologique, mais une culture complète, religieuse et profane.

* * *

Ces grands services et cette bienveillante sollicitude du Saint-Siège ont été bien compris par les Docteurs de l'Université de Paris qui, dès le XIII^e siècle, répondant aux vœux des Souverains Pontifes, fondèrent un Collège oriental rattaché à leur glorieuse institution. Et Notre Prédecesseur Jean XXII marquait, peu de temps après, son intérêt pour cette création en s'informant auprès de Hugues, évêque de Paris, des progrès et des fruits que l'on pouvait déjà en constater (1).

D'autres faits, remontant à la même époque et consignés dans les monuments de l'histoire, méritent également d'être signalés. Notamment le programme tracé par Humbert de Romans, maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dans le livre qu'il écrivit sur les « questions à traiter au Concile général de Lyon », pour la réconciliation avec Rome de l'âme orientale (2).

Le premier de ces moyens de réconciliation, il le voyait dans la connaissance du grec, car « c'est par le langage que les diverses nations se rassemblent dans l'unité de la foi ». Il demandait ensuite que les Orientaux soient fournis abondamment de livres grecs et de traductions de nos ouvrages latins. Enfin, il conjurait ses frères, réunis à Milan en chapitre général, d'avoir la plus grande estime pour la connaissance des langues orientales et de s'adonner à leur étude avec ardeur, afin d'être prêts à partir pour l'Orient, si la volonté de Dieu les y envoyait.

Nous découvrons les mêmes sentiments et les mêmes préoccupations chez un grand savant qui fut très cher à Notre Prédecesseur Clément IV, nous voulons dire Roger Bacon, qui disserta avec une grande compétence des langues chaldéenne, arabe et grecque (3) et qui contribua grandement à répandre leur connaissance.

Raymond Lulle, également remarquable par sa science et par ses vertus, fut l'émule de ceux que nous venons de citer. Il adressa des sollicitations nombreuses et particulièrement pressantes — conformes à son caractère — à Nos Prédecesseurs Célestin V et Boniface VIII, — et parmi ces demandes il en étaient d'audacieuses pour l'époque — concernant les affaires et les études orientales, la nomination d'un Cardinal Préfet des études orientales, l'envoi de missions religieuses permanentes non seulement aux Tartares, Sarasins et autres infidèles, mais aussi aux schismatiques, afin de les ramener en l'unité de l'Église.

Mais plus célèbre et plus digne de passer à l'histoire est le décret

suggéré par le même Raymond Lulle et promulgué au Concile de Vienne par Clément V notre Prédecesseur. Nous y voyons déjà les grandes lignes de notre Institut Oriental. « Avec l'approbation du Concile, Nous avons décidé que seraient créées des Ecoles pour l'enseignement des langues orientales énumérées ci-dessous partout où séjournera la Cour romaine ainsi qu'aux Universités de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamance. Ces écoles devront posséder des maîtres catholiques ayant une connaissance suffisante des langues hébraïque, grecque, arabe et chaldéenne, deux pour chaque langue, à qui incombera la conduite des écoles susdites, qui enseigneront avec zèle et communiqueront à leurs élèves la connaissance des langues orientales, en sorte que ceux-ci puissent produire, avec la grâce de Dieu, les fruits qu'on en espère et propager la foi qui sauve parmi les peuples infidèles... » (1).

Mais le Saint-Siège, à cette époque, se rendait compte que dans les pays orientaux, bouleversés par les guerres et les révolutions et dépouillés des instruments de l'étude et du travail scientifique, il était presque impossible aux esprits studieux, d'ailleurs très pénétrants, d'acquiescer une culture supérieure. C'est pourquoi Nos Prédecesseurs, comme vous le savez, Vénérables Frères, prirent ils soin d'ajouter à toutes les institutions et à toutes les chaires de sciences orientales que possédaient alors les principales Universités, des sortes de séminaires établis ici même, dans la lumière de Rome, où ces pays pussent envoyer des élèves, qui leur reviendraient instruits et préparés à combattre le bon combat. Telle est l'origine des Monastères et des Collèges grecs et ruthènes, et des Séminaires maronite et arménien. Les résultats ainsi obtenus pour le bien des âmes et le progrès scientifique furent considérables, comme en témoignent de façon très convaincante les documents liturgiques et autres publiés dans leurs langues orientales par les soins de la Congrégation de la Propagande, ainsi que les manuscrits orientaux de grand prix qu'a religieusement conservés la Bibliothèque vaticane.

* * *

Mais ce n'étaient pas là tous les services du Saint-Siège aux peuples orientaux et à leur réconciliation avec l'Église romaine. Nos prédecesseurs immédiats, persuadés, comme Nous l'avons noté plus haut, qu'un facteur important d'estime et de charité mutuelles était une intelligence plus parfaite des choses de l'Orient parmi les Occidentaux, s'employèrent avec une grande sollicitude à promouvoir cette connaissance.

Témoin Grégoire XVI, qui était particulièrement préparé à cette initiative, car il fut élevé au Souverain Pontificat l'année même où il devait se rendre en mission auprès de l'empereur Alexandre I^{er}, et, en vue de cette expédition, il avait fait une étude approfondie des affaires de Russie. Témoin Pie IX qui, avant et après le Concile du Vatican, recommanda avec une telle insistance l'étude des rites et des traditions de l'Orient chrétien. Témoin Léon XIII qui entoura les Coptes, les Slaves et tous les Orientaux de tant d'amour et de sollicitude pastorale qu'il fit un devoir spécial de tourner de ce côté leurs recherches scientifiques, non seulement à la nouvelle Congrégation des Assomptionnistes, mais aussi à d'autres Familles religieuses; qu'il institua de nouveaux collèges pour les Orientaux et dans leurs pays et à Rome; qu'il combla d'honneurs l'Université établie par la Compagnie de Jésus à Beyrouth, aujourd'hui encore très florissante et qui Nous est très chère à Nous-même. Témoin Pie X, qui, par la création de l'Institut Biblique, excita chez un grand nombre une ardeur nouvelle — dont les résultats ne se sont pas fait attendre — pour l'étude des langues et des choses de l'Orient.

Cette sollicitude de Pie X pour les peuples orientaux, notre Prédecesseur immédiat Benoît XV la reçut comme un héritage sacré et il dépensa lui aussi un zèle extraordinaire en leur faveur. Il instaura, en effet, la Congrégation des Rites et des Affaires d'Orient. En outre, il résolut de fonder à Rome, capitale du monde chrétien, un Institut de hautes études orientales « et il le voulut » complètement pourvu des instruments de recherche scientifique selon les méthodes modernes et remarquable par ses professeurs, orientalistes très érudits, chacun dans sa spécialité ». (1) Il lui donna le pouvoir « de conférer les doctorats en

(1) DENIFLE-CHATELAIN, *Chartul. Univ. Paris.*, t. 2, n^o 857.

(2) MANS, t. XX V, c. l. 128.

(3) *Opus Maius*, pers. tertia.

(1) DENIFLE-CHATELAIN, *Chartul. Univ. Paris.*, t. II, n. 595.

(1) Benedictus P. P. XV. *Motu proprio Orientalis catholicis XV Octobris MCMXVII (Acta A. P. Sedis. IX (1917) n. 11, pp. 531-533).*

sciences ecclésiastiques concernant les peuples chrétiens de l'Orient (1). Il l'ouvrit enfin, non seulement aux Orientaux, y compris ceux qui sont détachés de l'unité catholique, mais également aux latins, surtout aux prêtres, soit qu'ils se proposent de faire œuvre d'érudition, soient qu'ils ambitionnent d'exercer le saint ministère auprès des Orientaux.

Aux maîtres très savants qui, durant près de quatre années, se dévouèrent à la formation des premiers élèves de l'Institut des sciences orientales, les plus hauts éloges doivent être décernés.

* * *

Un obstacle cependant entravait les progrès de cette œuvre si opportune. Le siège de l'Institut, bien qu'ayant l'avantage d'être très proche du Vatican, avait le désavantage plus considérable d'être éloigné du centre de la ville. C'est pourquoi, dès le commencement de Notre Pontificat, ne faisant d'ailleurs que mettre en exécution un projet de Benoît XV lui-même, Nous avons transféré l'Institut Oriental au siège de l'Institut biblique. Ces deux Instituts sont en effet très apparentés par leur objet et par leur mission. Nous avons cependant voulu qu'ils restassent parfaitement distincts et Notre intention était dès lors de procurer à l'Institut Oriental un siège particulier.

En outre, persuadé que pour assurer le recrutement de maîtres compétents en sciences orientales, le moyen le plus facile était d'en charger une Famille religieuse, Nous avons ordonné par lettre datée du 14 septembre 1922 (2) au supérieur général de la Compagnie de Jésus, que par l'amour qu'il porte au Saint-Siège et par l'obéissance qu'il doit au vicaire du Christ, il accepte, malgré toutes les difficultés, la tâche et la responsabilité de gérer cette institution scientifique, dont Nous réservations cependant pour Nous-même et pour Nos successeurs la conduite suprême. Il avait donc à chercher les hommes capables de remplir les fonctions, certes très difficiles, de président et de professeurs. Il devait, par lui-même ou par le président, soumettre à l'approbation pontificale la nomination des maîtres. Et enfin il lui incombait de faire rapport au Saint-Siège sur les choses nécessaires au maintien et au progrès de l'Institut.

Voici bientôt six ans que furent prises, sous l'inspiration divine, ces graves décisions. Et déjà Nous pouvons rendre grâce à Dieu de la moisson mûrissante qui récompense Nos labours. Sans doute, le nombre des élèves et des auditeurs d'un tel Institut ne pouvait pas être et ne sera jamais très grand. Il a été néanmoins suffisant pour constituer une vaillante phalange, qui ne cesse de s'accroître, de jeunes hommes studieux dont la préparation scientifique Nous donne toutes raisons d'espérer que leur activité, prête à se déployer au grand jour, sera très profitable aux intérêts de l'Orient chrétien.

Et ici, Nous aimons à louer et à remercier très vivement les Evêques et les Supérieurs de familles religieuses qui, attentifs à nos desirs, ont envoyé des régions et des nations les plus diverses, de l'Orient et de l'Occident, des prêtres à Rome pour y recevoir cette formation aux disciplines orientales. Nous exhortons avec instance les autres Evêques et Supérieurs du monde entier à imiter cet exemple et à désigner pour Notre Institut Oriental des élèves dont ils auront reconnu les aptitudes et le goût pour ce genre d'études. Qu'il Nous soit permis de rappeler à ce propos les considérations que Nous avons développées récemment dans l'Encyclique *Mortalium animos*. Personne ne peut plus ignorer ces mouvements d'opinion concernant l'unité religieuse que certains voudraient réaliser dans un esprit qui n'est pas celui du Christ, fondateur de l'Eglise, entre tous ceux qui portent le nom de chrétiens. De même, qui n'a pas entendu l'écho de ces discussions très importantes, qui se sont produites, surtout en Europe et en Amérique, au sujet des Eglises orientales, soit

catholiques, soit dissidentes. Or, si les élèves de nos Séminaires seront à même, grâce à Dieu, par tout l'enseignement qu'ils y reçoivent, de déjouer et de réfuter les raisonnements les plus captieux des protestants, ils ne sont pas instruits avec le même soin des affaires et des mœurs de l'Orient, ni des rites qui sont légitimement en usage dans les Eglises orientales et qui doivent être conservés religieusement dans l'unité catholique. Car ces questions très importantes requièrent des études particulières et approfondies.

* * *

Il ne nous est pas permis de rien négliger de ce qui peut contribuer à réintégrer une partie si importante du troupeau de Notre-Seigneur dans l'unité de la véritable Eglise ou à rendre plus ardente la charité envers les chrétiens d'autres rites que le Nôtre mais attachés d'esprit et de cœur à l'Eglise Romaine et au Vicaire du Christ. C'est pourquoi, Nous vous conjurons, Vénérables Frères, d'instituer dans vos Séminaires l'enseignement des Sciences orientales et de choisir à cet effet au moins un prêtre solidement formé et instruit en ces matières. Nous n'ignorons pas qu'il rentre dans le programme des Universités catholiques de créer une Faculté spéciale des Sciences orientales. A Notre demande et sous Notre impulsion, l'édification de ces Facultés a été commencée par les Universités de Paris, de Louvain et de Lille, ce dont Notre cœur éprouve un vif sentiment de joie et de gratitude. De même, Nous sommes heureux que dans d'autres institutions où est enseignée la Théologie, aient été créées ces derniers temps, parfois aux frais des pouvoirs publics, et toujours avec l'approbation et les encouragements de l'autorité épiscopale, des chaires de Sciences orientales. Mais il faut en outre qu'au moins les éléments de ces sciences soient enseignés dans les Séminaires théologiques et il ne sera pas tellement difficile d'obtenir qu'un des professeurs soit mis en mesure de donner cet enseignement en plus de ses cours d'histoire, par exemple, ou de liturgie, ou de droit canon. De la sorte, les esprits et les cœurs des élèves s'appliqueront aux doctrines et aux rites des Eglises orientales. Ils serviront ainsi les intérêts de ces Eglises, mais de plus ils en retireront eux-mêmes un grand profit. L'étude de l'Orient leur fera mieux connaître l'Occident et pénétrer plus profondément la théologie catholique. Et elle leur inspirera un amour plus fervent pour la véritable Epouse du Christ, dont la beauté et l'unité leur apparaîtront, dans la diversité des rites, avec plus d'éclat et de splendeur.

La considération de tous ces avantages résultant pour la religion de cet enseignement et de cette formation Nous a fait sentir Notre devoir de ne rien épargner, non seulement pour maintenir et consolider l'Institut oriental mais encore pour lui assurer une prospérité de plus en plus florissante. C'est pourquoi, dès qu'il Nous a été possible, Nous lui avons donné un siège particulier, qui est situé près de Sainte-Marie-Majeure sur l'Esquelin. Nous avons consacré au rachat puis à l'aménagement du Couvent de Sainte-Antoine la somme que Nous avons reçue de la munificence d'un Evêque récemment décédé et d'un pieux donateur des Etats-Unis.

A l'un et à l'autre, Nous souhaitons une très riche récompense dans le ciel et Nous prions Dieu de réaliser Nos souhaits.

Nous voulons citer également le geste généreux de bienfaiteurs espagnols, grâce auxquels il Nous a été possible d'aménager dans le nouvel Institut une vaste et belle bibliothèque. Puissent ces exemples être suivis. Nous savons par expérience, par l'expérience des longues années passées à la direction des Bibliothèques ambrosienne et vaticane, combien il importe que cette nouvelle bibliothèque soit dotée de tous les instruments de travail nécessaires aux professeurs et aux élèves pour puiser aux sources cachées et parfois ignorées, mais très abondantes des sciences orientales, afin d'en répandre largement les précieux avantages.

C'est pourquoi Nous ferons tout ce qui est en Notre pouvoir pour acquérir des documents concernant les régions, les mœurs,

(1) Benedictus P. P. XV. Litteræ Apostolicæ *Quod Nobis*, XXV Septembris MCMXX (Acta Ap. Sedis XXI (1910) n. 11, pp. 440-441).
(2) *Decessor Noster* (Acta Ap. Sedis, X V (1922), n. 15, pp. 515-519).

Grand Pèlerinage à Lourdes

avec visites de

PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETS, GAVARNIE et LISIEUX
DERNIER DÉPART : 25 Septembre 1928.

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

les langues et les rites de l'Orient. Et les difficultés, que Nous prévoyons très nombreuses et très grandes, ne Nous feront pas renoncer à cette entreprise. Nous exprimons d'avance Notre reconnaissance envers ceux qui voudront témoigner de leur piété envers le Vicaire du Christ et collaborer à une œuvre si importante soit par des dons pécuniaires soit par des dons en nature : livres, manuscrits, tableaux et autres monuments de l'Orient chrétien.

De là Nous espérons que les nations orientales, en voyant de leur yeux tous ces monuments de la piété, de la science et des arts de leurs ancêtres, constateront combien l'Eglise Romaine honore la vraie, l'immortelle et légitime « orthodoxie » et comme elle s'emploie religieusement à la conserver, à la défendre et à la propager. Et pourquoi la plupart des Orientaux, frappés comme il y a lieu de l'attendre, par l'efficacité de ces arguments surtout si l'action de la charité s'ajoute à celle du commerce scientifique, n'ambitionneraient-ils pas de reconquérir la gloire de leurs pères, et, délivrés de leurs préjugés, ne reprendraient-ils pas avec un joyeux empressement le chemin de retour à l'unité, non pas à l'unité mutilée et déficiente, mais à l'unité qui convient aux véritables disciples du Christ, tous rassemblés dans un seul troupeau sous un seul Pasteur, à l'unité qui repose sur une profession de foi complète et manifeste?

Avec quelle ferveur, Nos vœux et Nos prières appellent ce jour de bénédiction ! En attendant qu'il éclaire le monde, peut-être ne sera-t-il pas sans utilité de vous indiquer, Vénérables Frères, ne fût-ce que très brièvement, comment Notre Institut Oriental fait servir ses travaux et les talents de ses maîtres à la grande œuvre que Nous avons entreprise.

L'activité de l'Institut est de deux sortes. Une partie qui reste enfermée dans ses murs et une autre qui se répand au dehors par la publication de documents, soit complètement inédits, soit recueils de l'oubli par le cours des siècles.

La première de ces œuvres est donc la formation des élèves de l'Institut. Elle comprend l'étude de la théologie dogmatique des Eglises dissidentes, l'explication des Pères orientaux, les sciences auxiliaires, historiques, liturgiques, archéologiques, linguistiques, d'autres encore. Nous citons avec une joie particulière le cours d'Islamisme que Nous avons pu enfin ajouter, à celui des Institutions byzantines, réalisation absolument nouvelle et inédite dans les Universités romaines. Une bonté singulière de la divine Providence a voulu que Nous puissions confier ce cours à un Turc de naissance, converti après de longues études, par une inspiration de la grâce, à la religion catholique, puis revêtu de la dignité sacerdotale. Nous l'avons jugé particulièrement apte à enseigner aux élèves de l'Institut Oriental qui se proposent d'exercer le saint ministère auprès de ses concitoyens les meilleurs moyens de servir auprès d'eux, qu'ils appartiennent aux couches populaires les plus frustes ou bien aux milieux les plus cultivés, la cause du vrai Dieu et celle de l'Evangile.

Les publications de l'Institut Oriental ne sont pas moins importantes pour la propagation de la foi catholique et pour l'unité des fidèles chrétiens. La collection intitulée *Orientalia Christiana* — dont la plupart des volumes ont été élaborés par les maîtres de l'Institut, certains, cependant, par d'autres savants orientalistes, mais sous la même impulsion et la même direction — a fait connaître les conditions, anciennes ou actuelles, généralement ignorées en Occident, de telle ou de telle nation; elle a éclairé d'une lumière nouvelle, grâce à des documents inexplorés l'histoire religieuse de l'Orient. Y sont en outre racontées les relations des moines et des Patriarches orientaux avec le Saint-Siège Apostolique et la défense de leurs biens et de leurs droits assumée avec tant de sollicitude par les Souverains Pontifes. Ailleurs encore, les opinions théologiques des dissidents sont confrontées avec la vérité catholique, ou les manuscrits orientaux sont expliqués et commentés. Enfin, — car Nous devons mettre un terme à cette énumération — il n'est aucune question qui ait rapport avec les sciences sacrées ou avec la culture des Orientaux — tels que, pour prendre encore un exemple, les vestiges de la civilisation grecque conservés en Italie méridionale — qui paraisse étrangère aux études et aux travaux de ces chercheurs et de ces publicistes.

En considérant toute cette somme de travaux entrepris dans l'intérêt des Orientaux principalement, qui donc ne serait soulevé par une grande espérance : que le Christ Jésus, Rédempteur très aimant de tous les hommes, apitoyé sur le sort lamentable d'un si grand nombre d'âmes égarées depuis longtemps hors de la voie

qui conduit au salut, bénira Notre entreprise et ramènera enfin toutes ses brebis dans l'unique bercail et sous la houlette de l'unique Pasteur? D'autant plus que ces peuples séparés de l'Eglise ont conservé religieusement une si grande part de la Révélation, qu'ils font preuve d'une dévotion sincère envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'un amour et d'une piété remarquables envers sa mère la Sainte-Vierge, et qu'ils ont même l'usage des Sacrements.

Mais, puisque Dieu, dans sa bonté, se sert des hommes et particulièrement des prêtres pour accomplir son œuvre rédemptrice, que Nous reste-t-il, Vénérables Frères, sinon à vous exhorter et à vous supplier de toute l'énergie dont Nous sommes capable, non seulement de partager Nos pensées et Nos sentiments, mais de prendre votre part d'efforts et de travaux pour que se lève bientôt le jour si désiré où Nous saluerons les Grecs, les Slaves, les Roumains et les autres chrétiens de l'Orient séparé rentrés en grand nombre, réunis pour la plupart en communion avec l'Eglise Romaine? En réfléchissant aux moyens qu'avec l'aide de Dieu Nous avons commencé à mettre en œuvre et que Nous ne laisserons pas de parfaire et développer, il Nous semble pouvoir Nous comparer à ce père de famille que le Christ Jésus nous représente appelant ses invités au banquet : *parce que tout est prêt* (Luc. XIV, 17). Pour que cette parole devienne entièrement et actuellement applicable à la réconciliation des Eglises orientales avec le Saint-Siège, Nous vous prions tous et chacun Vénérables Frères, avec une ardente insistence, de tendre avec Nous de toutes vos forces à l'achèvement de cette œuvre grandiose.

Et ainsi, ayant enfin écarté tous les empêchements qui retardent le retour à l'unité, sous les auspices de la Mère de Dieu la Bienheureuse Vierge Immaculée, ainsi que des Saints Pères et Docteurs de l'Orient et de l'Occident, Nous aurons enfin la joie de recevoir dans la maison paternelle, après une si longue absence, des frères et des fils qui Nous seront désormais indissolublement unis par une charité fondée sur la vérité et la profession plénière de la religion chrétienne.

En vue d'un couronnement heureux de Nos efforts, comme gage des faveurs célestes et en témoignage de Notre bienveillance paternelle, Nous vous donnons de grand cœur, Vénérables Frères, ainsi qu'à tous ceux qui vous sont confiés, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, de l'an MDCCCXXXIII, le septième de Notre Pontificat.

PIE XI, Pape.

Une nouvelle Encyclique sur l'unité chrétienne

Esprit scientifique, loyauté, intransigeance et charité

Il est impossible de lire attentivement ce remarquable document pontifical sans éprouver un vif sentiment de fierté catholique.

Lorsque parut l'Encyclique *Mortalium animos* sur la véritable conception de l'unité religieuse, les lecteurs superficiels pensèrent et s'écrièrent que le Pape et l'Eglise battaient en retraite dans l'affaire de l'Union des Eglises. On y voyait une condamnation des conversations de Malines et du Monastère d'Amay. Tout cela, parce que le Saint-Père avait déclaré que l'unité de l'Eglise n'était pas à faire ni à refaire, que le Christ l'avait établie indestructible et qu'elle était une des marques prodigieuses de la véritable société religieuse qu'il était venu fonder sur la terre. L'expression « Union des Eglises » apparaissait de la sorte ambiguë. Les protestants la comprennent dans un tout autre sens. Ils ne veulent qu'une confédération des Eglises, un cartel des chrétiens laissant à chacune son Credo et ses caractéristiques, même si les doctrines et les pratiques de l'une sont en contradiction avec celles de l'autre. Telle n'est pas l'unité que le Christ a demandée à son Père et qu'Il a commandée à ses disciples, telle n'est pas

l'unité de troupeau et de bercaïl qu'il a invoquée avec un tel amour.

Intransigeance! ont répliqué en chœur unanime les sectes protestantes les plus disparates et aussi l'Orthodoxie orientale. Intransigeance romaine! Intransigeance séculaire de la Papauté!

Oui, intransigeance catholique. Mais cette affirmation inflexible de la doctrine traditionnelle, de la doctrine révélée n'indiquait pas une volonté refroidie de travailler à l'union et à l'unité religieuses des chrétiens. Elle était au contraire inspirée par une volonté et un effort plus tendus que jamais vers ce jour infiniement désirable de la réconciliation de l'Orient schismatique et des sectes protestantes dignes du nom chrétien avec le Saint-Siège. Car pour que cet effort aboutisse, il est évidemment nécessaire de voir d'abord très nettement le but auquel il faut arriver et il faut concevoir en toute vérité cette unité religieuse que l'on veut réaliser.

Les Orthodoxes en sont moins éloignés que les Protestants. Et l'appel du Pasteur et de toute l'Eglise catholique doit prendre à leur égard une intonation et des arguments assez différents de l'appel adressé aux protestants. De là, après l'Encyclique générale sur l'unité catholique, une Encyclique spéciale concernant la rentrée des dissidents orientaux au bercaïl du Christ.

Étudions plus attentivement et plus scientifiquement l'histoire et la doctrine chrétiennes, aussi bien du côté catholique que du côté orthodoxe : voilà l'essentiel de l'exhortation pontificale. Rome fait actuellement un effort scientifique gigantesque. Pie XI affirme qu'il n'a aucunement l'intention de ralentir cet effort, quelles que soient les difficultés qu'il rencontrera. Il demande avec une insistance impressionnante appui et collaboration à l'univers catholique.

Ce travail scientifique et la vulgarisation de ses résultats feront tomber les préjugés séculaires et dissiperont les malentendus, conclut Sa Sainteté. Ils rassèneront l'atmosphère religieuse du monde. Ils créeront les conditions indispensables à l'œuvre de foi et de charité mutuelle que sera la réincorporation dans l'Eglise du Christ de cette multitude de chrétiens séparés. Et avec une émotion perceptible sous l'ampleur des périodes latines, le Pontife s'écrie : Ne pourrai-je pas bientôt m'approprier les paroles de ce père de famille qu'une parabole du Christ nous montre appelant ses invités et leur disant de se hâter *quia iam parata sunt omnia*. Tout retard deviendrait plus inexcusable que jamais. Il n'y a plus de prétextes. Une telle lumière éclaire la question et, grâce à cette lumière, l'attitude des Occidentaux est tellement nuancée et tellement charitable que l'obstination schismatique deviendrait beaucoup plus coupable qu'au cours de ces mille ans de séparation, d'hostilité et d'incompréhension.

Cet acte de Pie XI appelant et faisant la lumière évoque un autre geste pontifical, celui de Léon XIII ouvrant toutes larges la Bibliothèque et les Archives du Vatican à tous les chercheurs, amis ou ennemis de l'Eglise et de la Papauté. Le catholicisme ne craint pas la lumière. Il déteste et veut dissiper les erreurs et les préjugés. Quelle confiance toujours jeune, quelle confiance immortelle rayonne d'une telle attitude! On se demande comment la haine elle-même a pu inventer la calomnie de l'obscurantisme. Obscurantiste la religion représentée aujourd'hui si magnifiquement par un savant qui investit la science, la science avec toutes ses exigences et ses méthodes rigoureuses, d'une mission immense d'apostolat et de conversion, et qui montre à l'évidence combien il est de la sorte dans l'indéclinable tradition romaine?

Aux attardés qui jettent encore de temps à autre vers l'Eglise catholique l'injure d'obscurantisme, il suffirait, croyons-nous, pour être guéris définitivement d'une seule lecture intelligente de l'Encyclique *Rerum Orientalium*.

LOUIS PICARD.

Le centenaire de Tolstoï

Le centenaire de Léon Tolstoï vient de remettre au premier plan de l'actualité l'œuvre et la personne du grand Russe dont l'influence fut si considérable sur les destinées de sa patrie. Peu d'hommes, en effet, ont exercé, sur le sort de leur pays et sur la vie sociale contemporaine, une puissance active comparable à celle de cet écrivain. Cette action ne fut pas seulement celle d'un romancier en vogue, elle fut encore et surtout celle d'un chef d'école ou, plus exactement, d'un réformateur religieux. Car le tolstoïsme est bel et bien une religion dont Tolstoï fut à la fois l'inventeur, l'apôtre, le pontife et l'interprète infailible. Supposez un Jean-Jacques Rousseau, mais un Rousseau qui se ressentait du mysticisme slave, plutôt que du laisser-aller gaulois, réunissant, dans la force spirituelle de sa doctrine, tout l'ensemble du cœur et de la raison russes, prêchant, par la plume et par la parole, la pénitence, le renoncement, la vie nouvelle, avec l'enthousiasme d'un Mahomet, l'austérité d'un Savonarole : tel apparaissait le solitaire d'Isnaïa Poliana, surtout dans ses derniers livres, la *Vraie vie* et les *Rayons de l'Aube*, qui constituent comme son testament philosophique.

Pour Tolstoï, comme pour Rousseau, la civilisation, telle que nous la concevons, est intrinsèquement mauvaise, antihumaine. A cela, ni les anarchistes, ni les socialistes, ni les chrétiens « progressistes » ou libéraux ne changeront rien. Le seul remède est dans le retour à la vie primitive, à la vie des champs. Tant que nous voudrions avoir du luxe, du confort, des étoffes fines, des pierres rares, des dentelles, de la houille, etc., etc., il y aura des créatures humaines sacrifiées.

« Il en sera ainsi, dit Tolstoï, sous le régime socialiste, comme sous le régime capitaliste. Seulement, ajoute-t-il, le dernier a sur le premier un avantage : il est réalisable; le régime socialiste ne l'est pas. »

Aux socialistes qui recommandent, de confiance, Tolstoï, comme un ami, je signale cette réfutation typique de leur doctrine; elle se trouve dans la *Vraie vie*.

* * *

Le système religieux de Tolstoï est assez difficile à préciser. Le philosophe croit en Dieu; il ne le dit. Mais son Dieu semble être tantôt un Dieu personnel; tantôt un Dieu abstrait, se confondant avec la pensée de l'homme : « Dieu, nous déclare Tolstoï, c'est l'aspiration au bonheur collectif de l'humanité. » C'est obscur, et ce n'est pas neuf.

Le Christ et l'Evangile reviennent très souvent sous la plume de l'écrivain. Mais le Christ a-t-il existé? Tolstoï n'en est pas bien sûr. Cela ne l'empêche pas de tenir le Christ pour un grand homme et l'Evangile pour un livre admirable. Il nous répète que ce livre suffit pour la direction religieuse de l'humanité. Il ajoute, cependant, pour qu'on ne se fasse pas illusion, que ce livre par excellence « est l'œuvre de beaucoup de mains et d'esprits pleins d'erreurs. » Aussi, nous recommande-t-il soigneusement de l'interpréter, non pas d'après la méthode des églises (elles ont toutes falsifié l'Écriture), mais suivant sa méthode à lui, Tolstoï : il souligne au crayon bleu tout ce qui dans les paroles du Christ, lui paraît clair, compréhensible et vrai. Dès lors, l'Evangile se résume pour lui, en cas passages soulignés. Il peut arriver, naturellement, que tels passages qui paraissent vrais au Maître

sembleront faux au disciple. Qu'à cela ne tienne : le Maître permet au disciple de les biffer. Et, à leur tour, les disciples du disciple auront la même permission. Tolstoï ne se dit pas qu'avec ce système chacun — interprétant et écoutant à sa guise le Livre admirable, — fera tant de coupes réglées ou dérèglées dans la forêt des textes, qu'à la fin, il ne restera du Livre admirable que la couverture...

* * *

D'ailleurs, Tolstoï ne considère pas l'Évangile « œuvre humaine et, par conséquent, imparfaite » comme indispensable à la direction morale de l'humanité. En regardant en soi-même, nous assure le philosophe, tout homme trouvera aisément les règles nécessaires à sa vie spirituelle. De ces règles, Tolstoï donne, lui-même, quelques échantillons.

Première règle : avant tout, il importe de bannir toutes les manifestations du luxe et de revenir à la vie primitive; tout luxe exige une exploitation de l'homme par l'homme.

Deuxième règle : il ne faut jamais employer la violence, il ne faut jamais résister au mal par la violence. Par exemple, si vous aviez rencontré ce douanier ivre qui, dans un accès de *delirium tremens*, tua un père de famille, et si vous n'aviez pas en d'autre moyen de sauver le père de famille que d'occire l'ivrogne, Tolstoï vous aurait défendu, même dans ce cas, d'anéantir l'enragé. Ni la Société, ni l'individu n'ont le droit de juger, de punir ou de se défendre par la force.

Vous me direz que c'est naïf. Non, c'est grandiose, vous clameront en chœur tous les snobs du tolstoïsme. Ceci, du reste, ne les empêchera point, n'est-ce pas? de recourir aux hommes de loi sitôt qu'ils auront une affaire sur les bras.

Vous doutiez-vous qu'en buvant du café, du thé, vous commettiez un péché d'ivresse? Tolstoï l'affirme. Saviez-vous qu'en enfourchant une bicyclette vous commettiez le même péché? Tolstoï l'enseigne. Supposez-vous que les rapports légitimes dans le mariage sont crimes de luxure? Tolstoï le prêche encore. D'après lui, tout cela se trouve dans l'Évangile. Il explique également que, si la prière est un moyen nécessaire de sanctification, il y a des endroits où il faut bien se garder de prier, et ces endroits sont précisément les maisons de prières : les églises. Oh! les hommes de génie!

* * *

En réalité, il y a eu deux Tolstoï qu'il est sage de ne pas confondre. Le Tolstoï qui avait une femme charmante et qui a été seize fois père, est aussi sincère que le Tolstoï qui déclare le mariage péché de luxure, tout comme l'ont enseigné certains hérésiarques primitifs. Seulement, le premier Tolstoï est dans la vie réelle, le second plane dans le rêve. L'admiration sincère des uns, et le snobisme grotesque des autres l'ont, pour ainsi dire, asphyxié d'encens. C'est un peu pour cela qu'il est devenu comme un Victor Hugo philosophe, mais un Hugo de la toute dernière période.

Analysé de près, son système philosophico-moral est le plus majestueux ensemble de contradictions qu'on ait vu depuis longtemps. Il sera vite oublié.

Ce n'est, d'ailleurs, pas là ce qui a mis surtout Tolstoï en relief. Ce qui a fait sa gloire et ce qui explique la popularité dont il a joui, c'est l'âpre vigueur avec laquelle il a démonté le mécanisme du gouvernement russe dur au pauvre peuple, c'est aussi l'indignation communicative avec laquelle il a plaidé pour les méprisés, pour les pécheurs. Rappelez-vous, par exemple, dans *Résurrection*, la scène du tribunal, à la fois si terrible, et si émouvante, en sa simplicité vengeresse.

Dans le courant de pitié et de fraternité qu'il a provoqué,

Tolstoï aura été un entraîneur de premier ordre : cela explique l'admiration sans bornes que lui gardent les dirigeants russes actuels et leurs partisans de l'intérieur et du dehors : ses théories, toutes généreuses et sympathiques qu'elles paraissent, échoueront lamentablement, comme échouent tous les systèmes brouillés avec le bon sens, tous les systèmes qui manquent de base solide et sûre, d'équilibre et de saine raison. Mais, en attendant, que d'indicibles souffrances causées par ces vaines utopies, que de sang versé en leur nom, que d'effondrements et de ruines accumulés autour d'elles!

ADOLPHE HARDY.

Le XVII^e Congrès international des Orientalistes à Oxford

Réunis pour la première fois à Paris en 1873, les orientalistes ont tenu successivement leurs assises dans les différents centres intellectuels de l'Europe — et à Alger — et ils s'étaient retrouvés pour la seizième fois à Athènes en 1912.

Vinrent la guerre et la lente élaboration de la paix; dix ans se sont écoulés avant qu'il fût possible de renouer les relations entre anciens belligérants.

Les professeurs de la Faculté des langues orientales de l'Université d'Oxford ont cru le moment venu de reprendre une tradition si féconde en résultats pratiques, et ont assumé courageusement l'initiative délicate de ce premier congrès d'après-guerre.

Leurs espérances ont été dépassées au-delà des prévisions : les plus optimistes. Sept cents membres venus des cinq parties du monde répondirent à l'appel du Comité organisateur, et se trouvèrent réunis le 26 août dans la vaste salle d'honneur des *Examination schools* à la séance d'ouverture présidée par lord Chalmers. Les gouvernements, les universités et les sociétés savantes d'une trentaine de pays avaient envoyé environ deux cents délégués.

Ceux du gouvernement belge étaient deux pour l'Université de Liège, MM. Mansion et Bricteux; deux, dont M. Coppens, pour Louvain; M. Kreglinger, malheureusement retenu en Belgique, pour Bruxelles; M. Capart — qui, avec M^{lle} Werbrouck, représentait également la Fondation Égyptologique — pour l'Académie royale de Belgique.

La délégation du Saint-Siège se composait de Mgr Mulla, un converti de l'Islamisme, professeur à l'Institut oriental, du R. P. Schmidt, V. D., directeur du Musée du Latran, des RR. PP. Vaccari et Deimel, de l'Institut biblique pontifical, auxquels s'étaient joints leurs collègues, les RR. PP. Mallon et Power. On remarquait également Mgr Tisserant, de la Bibliothèque Vaticane. L'absence du R. P. Vincent, l'éminent professeur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, retenu à Lyon par une indisposition, fut beaucoup regrettée, ainsi que celle de son collègue, le R. P. Carrière.

L'orientalisme est une dénomination de plus en plus vague, qualifiant des domaines de plus en plus divers. Ses frontières sont limitées dans le temps... (mais sont-elles limitées?) de notre XX^e siècle jusqu'aux débuts de la période historique — le quarantième siècle avant Jésus-Christ dans certaines régions — avec maintes incursions dans la préhistoire. Et dans l'espace! Toute l'Asie, le Nord de l'Afrique, une partie de l'Europe, avec droit de regard sur l'Océanie. Il n'y a qu'à songer à la sphère d'influence de l'Islam jadis et aujourd'hui pour se rendre compte de l'extension du champ d'investigations compris sous cette seule dénomination.

La distribution des sections et la répartition des travaux dans

chacune d'elles ne furent donc pas chose aisée. Le Comité organisateur s'est acquitté de sa tâche à la satisfaction unanime. Le Congrès a été divisé en neuf sections. A la première étaient réservés les travaux d'ordre général. La seconde section groupait les assyriologues; venaient ensuite l'Égypte et l'Afrique, l'Asie Centrale, l'Extrême-Orient, l'Inde ancienne et moderne, l'Iran, l'Arménie et le Caucase, l'hébreu et l'araméen, l'Islam et la Turquie, et, enfin, l'art oriental. Pendant quatre jours consécutifs ces sections se réunirent trois fois dans la journée, et plus de deux cents communications furent écoutées et discutées par un auditoire assidu et attentif.

Parmi les rapports les plus remarquables, il faut citer celui de M. Gardiner, le savant égyptologue, sur les inscriptions du Sinaï. M. Gardiner parvint à en déchiffrer quelques mots, qui sont nettement sémitiques. Il put établir ainsi que cette écriture est alphabétique et empruntée pour une bonne part aux hiéroglyphes. Il y a là des problèmes intéressants à résoudre au point de vue de l'origine de l'alphabet et des rapports entre l'écriture phénicienne, qui fut aussi celle des hébreux, et l'écriture égyptienne.

M. Hall, conservateur du Département des antiquités égyptiennes et assyriennes au British Museum exprima le vœu de voir réduire le plus possible le prix des publications archéologiques, de façon à rendre accessibles les résultats des fouilles à tous ceux qui ont intérêt à en prendre connaissance. Il s'agit d'un maximum de L. St. 1, 10 par volume. Ce projet rallia l'unanimité des travailleurs « en chambre » et ne fut pas sans soulever les critiques des fouilleurs, qui craignent, en affectant une partie des subventions aux frais de publication, de devoir réduire trop considérablement la part de travail utile sur le chantier même.

M. le professeur Coppens lut une étude très remarquable sur la réforme de Josias. Celle-ci ne consista pas, comme certains le pensent, en une œuvre de centralisation du culte à Jérusalem, œuvre réalisée depuis longtemps, mais en une série de mesures propres à rendre cette centralisation plus effective. Josias fut aidé puissamment et encouragé dans sa politique de réforme par la découverte du livre de la Loi, qui est à identifier avec le Deutéronome.

M. Ditlef Nielsen exprima l'opinion suivant laquelle le Sinaï devrait être cherché, non dans la partie méridionale de la péninsule, mais sur le Djebel Harun, le fameux haut-lieu qui domine le merveilleux site de Petra. Si le savant épigraphiste danois ne convainc pas tous ses auditeurs, il les charma par son exposé, aussi lumineux que les belles projections qu'il fit défiler sur l'écran.

M. Bricteux développa des remarques fort judicieuses sur l'origine de l'attitude du mahométanisme à l'égard des autres religions. Le prosélytisme par la force, érigé en système par l'institution de la guerre sainte, s'explique par l'esprit de clan des Arabes, et par la situation peu enviable des tribus à l'époque du prophète.

Le but et le fonctionnement de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth furent exposés par M. Capart, qui rêve de faire de Bruxelles un centre d'information égyptologique par le service bibliographique, le service photographique et la *Chronique d'Égypte*. Chez M. Capart rêve et réalisation ne font qu'un. Son rapport fut accueilli avec grande sympathie, et plusieurs savants étrangers félicitèrent l'orateur des résultats déjà remarquables dus à son initiative, en lui promettant leur collaboration à cette œuvre d'intérêt international.

Tout aussi intéressants et variés furent les sujets présentés aux sections de l'Asie centrale, de l'Inde et de l'Extrême-Orient : conférences sur l'art chinois et hindou, rapprochements entre Buddha, saint Augustin et saint François d'Assise, études sur la philosophie de l'Inde, sur le folklore, etc.

* * *

De l'ensemble des travaux présentés, dont la plupart étaient d'ordre purement technique se dégage, semble-t-il, une conclusion encourageante — et ceci concerne surtout les études ayant un rapport éloigné ou immédiat avec la Bible : on abandonne de plus en plus les méthodes consistant à examiner un document isolément, à lui faire subir un traitement suivant un plan élaboré au préalable, dont les éléments étaient trop fréquemment constitués par les trois états de positivisme ou les trois phases hégéliennes. Graff et Wellhausen appartiennent au passé. Non pas que tout soit à rejeter parmi les résultats de leur critique. Toute erreur, a dit le cardinal

Mercier — et ces paroles ont été rappelées en une circonstance mémorable — contient une part de vérité. Le combustible qui sert d'aliment à la flamme, s'en va aussi en fumée et en scories.

Mais les progrès étonnants de l'égyptologie et surtout de l'assyriologie ont ouvert des horizons qu'il était impossible de soupçonner il y a une génération. Le professeur Sayce — un vétéran qui a largement apporté sa contribution à la science — l'a montré en parlant de l'âge héroïque des études assyriennes. Et le professeur Langdon, en ouvrant, en sa qualité de président, les travaux de la section, pouvait revendiquer avec raison pour l'assyriologie le titre de « reine de la recherche historique moderne ». Ce titre, elle le doit à l'accumulation de documents arrachés à la terre durant ces dernières années : l'empire hittite et sa civilisation, dont le nom seul subsistait, a été ressuscité par les fouilles de Boghaz Keni; par la connaissance du peuple de Sumer, qui précéda les Assyriens et les Babyloniens, l'horizon historique est reculé jusque dans le quatrième millénaire avant-J.-C. Les textes religieux, historiques, juridiques projettent une lumière nouvelle sur la culture de l'Ancien Orient, et récemment ont été découverts dans la vallée de l'Indus, des documents dont l'écriture présente des analogies indiscutables avec l'écriture sumérienne.

La critique biblique doit tenir compte et tient compte de ces faits nouveaux. Le peuple d'Israël n'a pas vécu à l'état d'entité isolée dans le monde antique, et les fouilles de Palestine suffiraient à elles seules à prouver l'interdépendance de la civilisation des Hébreux et de celle de leurs voisins. Aussi les comptes rendus des fouilles récentes, illustrés pour la plupart de magnifiques projections, furent-ils la grande attraction du Congrès. MM. Albright, Guy, Langdon et d'autres parlèrent devant des auditoires comblés. Le grand succès fut pour M. Whoolley qui décrivit la dernière campagne de ses fouilles de Ur, dont les résultats furent étonnants. Nous espérons pouvoir en donner une idée bientôt.

Et lorsqu'un savant de la valeur de M. Schorr, linguiste et juriste, exposant à grands traits les éléments d'une étude comparée du droit israélite et du droit oriental antique, vint proclamer la supériorité morale manifeste de la législation des Hébreux, on se rendit compte du progrès réalisé dans les études bibliques grâce à la connaissance de l'Ancien Orient, et de la nécessité d'étudier celui-ci pour mieux comprendre et apprécier nos Livres saints.

On se sépara donc dans une atmosphère d'optimisme. Mais les travaux du Congrès ne furent pas seuls cause de cet heureux résultat. Le cadre incomparable de la vieille cité universitaire, l'hospitalité cordiale et somptueuse offerte par le gouvernement britannique et les autorités académiques dans les vastes halls des collèges aux voûtes lambrissées et dans les magnifiques jardins aux pelouses étonnamment vertes, laisseront un souvenir inoubliable à tous ceux qui furent pendant quelques jours les hôtes d'Oxford. Le professeur Moret a traduit leurs sentiments unanimes lorsqu'il a dit son admiration pour le peuple anglais, qui sait adapter si heureusement son héritage traditionnel aux exigences et aux avantages de la vie moderne. L'empreinte profonde laissée dans l'âme des jeunes gens par les années universitaires passées dans ce milieu, les portraits des bienfaiteurs accrochés aux murailles des halls, les innombrables pierres commémoratives encastrées dans les vieux cloîtres et les chapelles des collèges la proclament avec suffisamment d'éloquence.

L'hospitalité reçue à Oxford portera ses fruits. Les professeurs Breasted et Leumann, tous deux Américains, le ministre des Cultes prussien Becker, qui n'oublie pas l'arabe dans les loisirs que lui laisse sa carrière ministérielle, ont insisté sur la signification de ce rapprochement international.

Après avoir fixé sa prochaine réunion à Leyden (pour la seconde fois) — à quand le tour de la Belgique? — le Congrès se clôtura sous le signe du pacte Kellogg, et les orientalistes, en concertant leurs efforts désintéressés pour mieux connaître les hommes du passé, travailleront en même temps à se connaître et à s'estimer davantage, et à coopérer pour une part modeste au rapprochement des hommes du présent.

G. RYCKMANS,
Professeur

à l'Université de Louvain et au Grand Séminaire de Malines

Les Hommes métamorphosés en statues

Les Catatoniques.

Nous a-t-on assez « bourré le crâne » avec l'Inde mystérieuse et ses fakirs? Les enfants et les gens simples s'émerveillent encore de voir ces fanatiques au pouvoir magique, se percer de longues aiguilles, dormir sur des pointes de Paris, s'enterrer vivants, rester des jours dans une attitude fatigante sans bouger d'une ligne. M. Paul Heuzé, qui a déclaré la guerre sainte à toutes les sciences occultes, a réédité dernièrement sur la scène de l'Empire une partie de ces prouesses et en a démontré l'aisance relative. Il n'a pas reproduit l'immobilité fakirique, et cela pour deux raisons probables : la première, c'est que cela eût dépassé le laps de temps accordé à son « numéro » ; la seconde, c'est que M. Heuzé est un homme sain et que (ceci n'est qu'une hypothèse) les fakirs immobiles sont des malades. Cette impression m'est venue à l'esprit pour avoir vu, dans nos asiles, des malades conserver pendant un temps très long des positions que vous ou moi ne pourrions tenir plus de 3 minutes. Ce sont les déments précoces catatoniques.

* * *

Vous avez tous connu de ces adolescents trop sérieux qui se tiennent toujours à l'écart des autres et ne trouvent du plaisir que dans leurs livres. Ils fuient les jeux de leur âge, sont toujours mal peignés et cravatés de travers et dévorent leurs repas pour reprendre plus vite leur lecture. Ils choisissent de préférence les bouquins les plus obscurs : poésie au sens abscons ou métaphysique transcendental. Leurs parents en sont à la fois fiers et inquiets : s'ils vont consulter le médecin de famille et lui réclamer des toniques pour « le petit qui étudie trop », ils ne sont pas loin de considérer leur fils comme un génie en herbe, alors que parfois ils sont occupés à couvrir un fou. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, et ne croyez pas votre fils sur la pente de la vénerie parce qu'il oublie ses repas pour lire Arsène Lupin.

Un beau jour, le tableau change. Le jeune intellectuel commence à se plaindre de maux de tête vagues ; il éprouve des sensations étranges, mal définies qu'il localise en diverses parties de son organisme. Le médecin consulté ne trouve aucune maladie, conclut à un épuisement et prescrit du Fowler ou de la noix vomique sans le moindre résultat. Au contraire, des idées bizarres apparaissent : le jeune homme se croit hypnotisé ou électrisé ; on lui vole ses pensées, on l'oblige à dire ou à faire telle chose en agissant par suggestion sur lui. Il se développe ainsi un délire mal coordonné, formé d'idées invraisemblables. Un jeune homme que j'ai connu prétendait qu'une actrice en renom avait installé chez elle une machine électrique grâce à laquelle elle connaissait la pensée du malade ; comme notre homme était poète et chansonnier, elle dérivait ainsi son inspiration et se procurait un répertoire pour la scène. A peu près tous les délires initiaux des déments précoces sont aussi extravagants que celui-là. Puis, les idées délirantes elles-mêmes s'effacent progressivement ; le malade devient indifférent à tout ce qui l'entoure. Rien ne l'émeut plus, même les plus grands malheurs qui peuvent atteindre sa famille. Il perd tout attachement pour ce qui l'avait le plus intéressé jusque-là. Il néglige sa toilette, devient d'une saleté repoussante. Divers troubles moteurs apparaissent et le tableau clinique de la catatonie se complète.

Un des symptômes caractéristiques de l'affection, je l'ai déjà dit,

consiste dans le fait que le malade demeure des heures entières dans la même situation. Certains restent plantés dans un coin, la tête inclinée, les yeux fermés, les mains dans les poches. D'autres ne consentent pas à sortir du lit et parfois maintiennent pendant tout le temps la tête relevée, comme appuyée sur un coussin imaginaire (c'est ce qu'on a d'ailleurs appelé l'oreiller psychique). Quelques-uns adoptent des attitudes plus bizarres encore : bras levés au-dessus de la tête, position du coureur au départ, garde de boxeur. Fait assez curieux, le malade ne se contente pas d'adopter toujours la même situation : il se place toujours au même endroit. Un de nos déments précoces se tient toute la journée dans la cour debout à côté du coin droit du second banc ; si quelque autre malade vient s'y placer avant lui, il le houpille pour pouvoir reconquérir sa place et, dès que ses repas sont finis, il bondit hors du réfectoire, bousculant tout pour arriver plus vite. Il est sorti de l'asile pendant plusieurs mois et, dès sa rentrée, a couru reprendre son attitude et son emplacement favoris. Cette stéréotypie d'attitude (pour lui donner son nom scientifique) a ceci de caractéristique que le malade la conserve pendant un temps extrêmement long : on dirait que la fatigue et la douleur n'ont pas de prise sur lui. Parfois même il maintient si longtemps sa situation que les muscles se sclérosent et qu'il lui devient impossible de modifier son attitude même s'il le voulait.

La stéréotypie d'attitude se complique le plus souvent de stéréotypies de mouvements. Le sujet répète un geste toujours le même. Tantôt il se frotte les mains, se gratte le nez, chasse les mouches. Un malade s'arrachait les cils et bien que ses paupières fussent depuis longtemps épilées, il continuait machinalement à se les tirailler. Un autre courait en cercle autour de la cour : ses souliers tombaient en pièces, ses pieds étaient couverts de plaies, la sueur l'inondait et il courait toujours. Un jeune homme que nous soignons chantait la *Marseillaise* pendant toute la journée. Chez d'autres les mouvements stéréotypés affectent surtout la mimique : ils sourient ou éclatent de rire sans raison, prennent des expressions de défi, de crainte, de colère. C'est le maniérisme bien connu des déments précoces.

Mais souvent, au milieu de cette monotonie apparente, une impulsion brusque surgit : le malade, saisi d'une colère aveugle, frappe ses voisins, brise les carreaux ou la vaisselle, déchire ses literies, ou encore son agitation se marque par des cris, des chansons, des discours interminables.

Tel est le dément précoce présenté en liberté, si j'ose user de cette expression. Quelle va être son attitude devant le médecin ou l'infirmier? Elle varie d'un instant à l'autre : la suite de ses réactions est tellement imprévue que Chaslin avait donné à l'affection le nom de folie discordante. Ces réactions peuvent se ranger dans trois cadres principaux : l'indifférence, la suggestibilité et le négativisme.

Approchez-vous d'un dément précoce : il ne tournera pas les yeux vers vous, rien ne changera dans son attitude. Appelez-le par son nom : pas d'écho. Pincez-le, piquez-le ; il ne modifiera en rien la position qu'il a adoptée, et cependant la conduction de la douleur se fait de façon tout à fait normale si l'on en juge par certains signes. Menacez ses yeux du doigt : souvent il ne fermera même pas les paupières. Rien ne l'émeut de ce qui se passe autour de lui ; il paraît plongé dans un profond nirvâna. Chez certains d'entre eux, l'affectivité est tellement réduite qu'ils ne touchent même pas aux aliments placés devant eux et qu'on est obligé de leur pousser la nourriture dans la bouche.

Lorsqu'on prend le bras d'un dément précoce et qu'on lui fait exécuter passivement une série de mouvements, on est souvent frappé par le fait que le membre se place dans toutes les positions sans qu'on éprouve la moindre résistance : c'est ce qu'on nomme flexibilité cirreuse. Placez le sujet dans une attitude quelconque,

la plus absurde et la plus incommode que vous pourrez imaginer : il la conservera pendant un temps très long. Essayez de prendre et de garder la même position : la fatigue vous vaincra bientôt, tandis que le malade restera figé pendant cinq minutes, un quart d'heure, voire une demi-heure dans l'attitude donnée. A ces manifestations de la suggestibilité du catatonique, peuvent s'ajouter ce qu'on appelle l'écholalie et l'échopraxie, symptômes qui consistent en ce que le malade imite les gestes ou répète les paroles du médecin qui l'examine.

Par contre, le malade le plus docile peut à un moment donné se montrer boudeur, réfractaire. Dès qu'on s'approche de lui, il se renfrogne, recule dans un coin; il se raidit énergiquement dès qu'on veut le saisir. Les questions qu'on lui pose se heurtent à un mutisme obstiné; les ordres ne sont suivis d'aucune exécution. Parfois même, le dément précoce exécute le mouvement opposé à celui qu'on lui commande ou qu'on tente de lui imprimer. Le négativisme est peut-être aussi à l'origine de certains phénomènes auxquels les Allemands ont donné le nom de « Sperrung » (barrage); le malade commence à exécuter un ordre et brusquement s'arrête, figé, à l'une des phases de l'acte commandé.

Nous l'avons déjà dit, indifférence, négativisme et suggestibilité peuvent exister chez le même malade : un catatonique d'ordinaire très docile peut à un autre moment s'opposer opiniâtement à toute sollicitation extérieure et vice-versa. Mais, fait plus curieux, les trois états peuvent exister en même temps chez le même sujet. Un de nos malades se tient constamment debout, les yeux énergiquement clos : placez-le dans n'importe quelle position, il la conservera, tenez, par contre, de lui ouvrir les yeux, vous n'y réussirez jamais.

* * *

Devant ces statues vivantes, on est inquiet, intrigué : ces malades pensent-ils? Ont-ils encore de la mémoire? Eprouvent-ils encore quelques sentiments? Hélas! nous ne possédons, en médecine mentale, qu'un seul moyen d'exploration psychique : l'interrogatoire du malade. Ici, il nous donne bien peu de résultats. Très souvent, vous le savez, le dément précoce se barricade dans son mutisme. Quand il se décide à parler, il ne fournit le plus souvent que des réponses fantaisistes et sans rapport avec la question. Mais si le médecin est bien doué sous le rapport de la patience, il se rendra compte que le sujet n'est pas si obtus : il connaît son âge, sa date de naissance, la date actuelle, se souvient des événements principaux de sa vie. Ces renseignements sont d'ordinaire noyés dans des phrases formées de mots ajoutés bout à bout sans aucun rapport logique. Voici un exemple cité par Lévy-Valensi : On demande au malade la date de son entrée à l'asile : « Je suis ici depuis le 23 ou le 24 janvier (exact), c'est le passé, un ici, un autre là, tout le monde c'est la même chose pour soi. Je prends tout, je pose ça. Etudiez la science et soi-même; mettez ça entre parenthèses et s'est sûrement comme définition; à force de me promener, évidemment. » Ce qui frappe souvent dans les discours des déments précoces, c'est la répétition fréquente des mêmes mots et des mêmes expressions : il ne faut voir là d'ailleurs qu'une stéréotypie analogue à celle qu'on trouve dans leurs gestes ou leurs attitudes.

Parfois, dans le cours de l'affection, des rémissions surviennent qui ramènent le sujet à un état presque normal : on peut se rendre compte alors que leur apathie totale ne les empêchait pas de constater ce qui se passait autour d'eux. Mais leurs perceptions restaient purement subjectives sans arriver à déclencher en eux les ressorts affectifs qui font qu'un fait nous intéresse, nous plait ou nous blesse; vis-à-vis des événements du dehors, les déments précoces sont des neutres. Les rémissions sont d'ailleurs rares. Le plus souvent les malades restent murés dans leur apathie

jusqu'à la vieillesse et la mort, à moins que la tuberculose pulmonaire ne brise rapidement leur morne existence.

* * *

Vous voudriez sans doute connaître les causes de la démence précoce et surtout de sa forme catatonique. On a proposé à ce sujet de multiples hypothèses. Les uns font découler la maladie d'une altération des glandes à sécrétion interne; les autres la considèrent comme l'œuvre d'une toxine tuberculeuse atténuée; certains y voient l'expression d'un « choc mental important »; l'Freud et ses disciples croient à l'influence de facteurs affectifs, plus particulièrement d'ordre sexuel. Ce ne sont là que des théories sans grand fondement. La vérité est que nous n'en savons rien.

Docteur MARCEL MOREAU.

Marcel Proust⁽¹⁾

Approfondissement de Proust

L'étude précédente a été écrite en 1920. Depuis, Proust est mort (1922) et son énorme ouvrage a paru en entier, partiellement posthume. Dans le dernier chapitre, publié en septembre 1927 (2), il nous découvre lui-même toute l'ampleur de son dessein. De ce fait et du fait surtout que nous possédons celui-ci entièrement réalisé, il devient possible à la critique de contrôler ses appréciations. Je le ferai ici, pour ma part, dans le but d'éclairer une œuvre prodigieusement patiente et minutieuse, qui comptera parmi les plus importantes de notre siècle.

Ce qui la domine, c'est l'idée du Temps. « Si du moins il m'était laissé assez de temps pour accomplir mon œuvre, je ne manquerais (sic) pas de la marquer au sceau de ce temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui. »

Les êtres de ce monde se meuvent non seulement dans l'Espace, mais surtout dans le Temps, que dis-je, ils sont eux-mêmes de l'Espace et du Temps. Proust regarde l'univers sous cet angle, et il voit qu'il est « à redessiner tout entier », de telle manière que l'homme y ait « la longueur non de son corps, mais de ses années », « la dimension du Temps ».

C'est ainsi qu'il entreprend d'« user par opposition à la psychologie plane dont on use d'ordinaire d'une sorte de psychologie dans l'espace ». Psychologie nouvelle, où « la mémoire, en introduisant le passé, dans le présent sans le modifier, tel qu'il était au moment où il était présent, supprime précisément cette grande dimension du Temps suivant laquelle la vie se réalise ».

O Temps, être inconnu que l'âme seule embrasse (3)...

Que l'on ne confonde pas : s'il parle ici de supprimer ce que plus haut il entend établir — « la dimension du Temps » — c'est pure imperfection de langage (les exemples n'en sont pas rares chez Proust) : en fait, il s'agit d'abolir — dans sa propre vision et dans celle de ses lecteurs — le ruban rectiligne, successif et donc fallacieux, selon lequel le Temps lui a paru jusqu'ici se dérouler, pour y substituer un espace temporel, véridique, où les volumes et les gradations interplanétaires entre les êtres, si l'on ose dire, deviennent possibles.

Autrement dit, à la place d'un Temps linéaire, il veut, grâce à la mémoire qui embrasse le passé comme un monde, user d'un Temps — vrai — à trois dimensions, un peu comme en chimie organique, pour rendre compte de corps étrangers l'un à l'autre, mais recouverts par une seule et même formule nominale, on a inventé les formules dans l'espace, qui permettent autant de groupements des atomes et des molécules qu'il s'agit de corps réellement distincts.

(1) Voir la Revue du 14 septembre 1928.

(2) La Nouvelle Revue française, 1^{er} septembre 1927, Paris.

(3) Thomas (XVIII^e siècle).

Autrement dit encore, Proust voudrait saisir et nous faire saisir, dans les êtres, plus leur simultanéité d'existence et d'action, d'un point à l'autre du Temps, que la successivité de leurs mouvements, dans une durée rectilignement blutée par le tic-tac de nos horloges (1).

Et pour cela, il les veut nourris et comme gonflés de Temps, Temps eux-mêmes. C'est ainsi que, lorsque M^{lle} de Saint-Loup — fille de cette Gilberte jadis aimée et depuis mariée à de Saint-Loup — lui apparaît, dans sa beauté riante encore pleine d'espérance, il la découvre comme « formée des années mêmes qu'il avait perdues ».

De cette manière d'appréhender les êtres, résulte qu'ils deviennent pour lui comme des monstres, ou comme des astres, dont les gravitations, déterminées par les étranges profondeurs de moi généralement explorés (2), mesurent le Temps, au ciel de son « univers mental », dans lequel se concentre toute sa vie de malade, fiévreusement subjective.

Subjectivité qui s'intensifie encore du fait que ce n'est qu'au plus intime de lui-même que ces opérations de synthèse psychologique peuvent réellement s'accomplir. Si l'esprit de Proust, par la mémoire aidée de notes écrites, se saisit des « sites temporels », des « plans », des « transversales » — le tout inclus sous la dénomination de « paysages de l'esprit » — c'est, observons-le bien, pour les créer, par une opération profondément intime et, métaphysiquement parlant, *purificatrice* : « La récréation par la mémoire d'impressions qu'il fallait ensuite approfondir, éclairer, transformer en équivalents d'intelligence, n'était-elle pas une des conditions, presque l'essence même de l'œuvre d'art telle que je l'avais conçue... »

Pour atteindre, donc, à une objectivité beaucoup plus profonde, pour tenter d'êtreindre la réalité humaine dans son essence même, l'artiste psychologue transmute les apparences des êtres en représentations où son propre moi s'amalgame indissolublement aux images qu'il se fait d'eux, n'hésitant plus, par exemple, à « se représenter certaines personnes non pas en dehors mais en dedans de lui, où leurs moindres actes peuvent amener des troubles mortels ».

Objectivité plus profonde, dis-je : c'est, néanmoins, dans la subjectivité que se résout définitivement son œuvre, non pas dans une subjectivité facile et vaniteuse — égocentrisme de littérateur à la de Goncourt — mais dans une subjectivité angoissée, sourdement pascalienne.

En effet, s'il entend rendre « la dimension du Temps continuellement sensible dans une transcription du monde qui serait forcément bien différente de celle que nous donnent nos sens si mensongers », s'il veut que, par la vertu de son livre, ses lecteurs ne soient pas simplement « ses lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, son livre n'étant qu'une sorte de verres grossissants grâce auxquels il leur fournirait le moyen de lire en eux-mêmes », s'il veut lire lui-même en lui-même, *c'est pour atteindre au noyau de la vérité de son moi*. Et s'il veut retrouver « le temps perdu » — récupération ineffable de substance dilapidée », comme disait Bloy, d'ailleurs d'un tout autre dessein! — et le sublimer dans une œuvre indestructible, *c'est pour que celle-ci désigne sa tombe, la protège contre les rumeurs et quelque peu contre l'oubli*.

Il est tellement naturel que, travaillant à se réaliser dans le Temps, Proust ne veuille pas mourir tout entier! Mais, comme Renan, comme certains Anciens, il cherche sa survie, où? — dans la gloire humaine, ce fallacieux soleil des morts! Folie douloureuse, qui consiste à demander l'imprévisible au périssable, l'élargissement infini et éternel à ce Prométhée du fini viager : l'Homme.

Remarquons, au passage, que pour réussir dans cette conquête, il juge que ce ne sera pas de trop d'y faire collaborer, sinon tous les art, du moins toutes les habiletés diverses que la fréquentation de tous combinée à la pratique la plus variée de l'existence, a développées dans sa sensibilité d'écrivain et dans son savoir-faire d'homme. « Que celui qui pourrait écrire un tel livre serait heureux, pensais-je; quel labeur devant lui. Pour en donner une idée, c'est aux arts les plus élevés et les plus différents qu'il faudrait emprunter des comparaisons; car cet écrivain, qui d'ailleurs pour chaque caractère aurait à en faire apparaître les faces les plus opposées, pour faire

(1) En quoi il est bien le contemporain de Bergson, et de la « durée » d'Einstein et de sa relativité, et du cinéma, qui réalise si étonnamment (quand il est bon) le simultané dans le successif et qui est étonnamment capable d'évoquer le passé dans le présent.

(2) Généralement, mais par un génie aveugle, hélas, pour voir « ce que l'œil de l'homme n'a pas vu ».

son volume comme celui d'un solide, devrait préparer son livre, minutieusement, avec de perpétuels regroupements de forces, comme pour une offensive, le supporter comme une fatigue, l'accepter comme une règle, le construire comme un obstacle, le conquérir comme une amitié, le suralimenter comme un enfant, le créer comme un monde sans laisser de côté ces mystères qui n'ont probablement leur explication que dans d'autres mondes et dont le pressentiment est ce qui nous émeut le plus dans la vie et dans l'Art ».

J'ai souligné ce couronnement saisissant chez cet agnostique. Tel est pourtant le prix qu'un Proust consent à mettre pour l'achat d'un champ où ne se cache nul trésor! Son dessein lui apparaissant comme vital, c'est avec toute son âme (comme Platon voulait qu'on allât à la Vérité) qu'il s'y livre. L'art littéraire devient alors pour lui, comme pour tous les génies, un moyen passionné et personnel de réalisation spirituelle. Subjectivisme, disais-je, mais de la qualité la plus noble, dans son égarement même.

Cependant, quand cette grande pensée, quand la révélation de cette « idée du Temps » le visite, quand il prend cette résolution « qui lui avait fait considérer la vie comme digne d'être vécue » Marcel Proust est déjà très malade, guetté par la mort, et il le sait « Avoir un corps, c'est la grande menace pour l'esprit ». Surtout quand ce corps va mourir et qu'il va falloir « que l'esprit se rende ». Déjà vient la nuit où l'on ne peut plus peindre et sur laquelle le jour ne se relèvera plus. « Déjà il sent que chez lui « les forces de l'écrivain ne sont plus à la hauteur des exigences égoïstes de l'œuvre ».

Un drame s'engage, dès lors, où il lui est donné de sonder toutes les insuffisances d'un esprit qui, dans le combat spirituel n'est assisté que de lui-même : « Vie humaine et pensante, dont il faut sans doute moins dire qu'elle est un miraculeux perfectionnement de la vie animale et physique, mais plutôt qu'elle est une imperfection aussi rudimentaire encore qu'est l'existence commune des protozoaires en polyptères, que le corps de la baleine, etc., dans l'organisation de la vie spirituelle ».

Il découvre au moins cela; la spiritualité de l'esprit, au cours de cet effort émouvant, et incroyablement ascétique (1), où, à la fin, il triomphe, en ce sens qu'il parvient à nous laisser ces « adieux d'un mourant », ces « travaux d'architecte », ces « Mémoires de Saint-Simon d'une autre époque », ce « livre aussi long que les Mille et une Nuits peut-être, mais tout autre », que sont les VIII tomes compacts de son extraordinaire Recherche.

Mais il est vaincu parce qu'il meurt.

En vain contre le temps je cherche une barrière...

Une rangée de volumes n'en tient pas lieu.

* * *

Ayant vu tout cela, qu'il était d'ailleurs impossible à quiconque d'apercevoir il y a huit ans (2), je me sens aujourd'hui dans l'obligation de revoir certains de mes jugements.

J'écrivais à ce moment : « Je n'insiste pas sur la banalité exces-

(1) Qu'on en lise les péripéties douloureuses : lit constamment gardé, volets perpétuellement clos, travail aux bougies, pages arrachées au mal une à une, que rapportent les relations de ses amis et de ceux qui l'ont fréquenté.

(2) Proust s'est plaint avec une amertume discrète d'être mal compris. Il est pénible — écrivait-il, entre autres, à quelqu'un — quand on a construit, et je le dis au sens architectural, un ouvrage d'une façon si raisonnée que chaque phrase a sa symétrie, et qu'enfin, à la première page du premier volume se superpose la dernière phrase du dernier, il est pénible, dis-je, d'en entendre parler comme d'un recueil de souvenirs fortuits... (Nouvelles littéraires du 31 décembre 1927.)

C'était fatal, s'il publiait volume par volume une œuvre aussi longue et, après tout, aussi secrète.

Ce qui paraît le plus lui avoir tenu au cœur, c'est de n'être pas pris pour un « fouilleur de détails » mesquinement asservi à l'atome, mais pour un « architecte », bâtissant librement, ou mieux pour un astronome, sorte de Kepler découvrant, dans un recul d'infini, les lois de la gravitation psychologique : « Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien. Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple, me félicitèrent de les avoir découvertes au « microscope » quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses très petites en effet, mais pa ce qu'elles étaient situées à une grande distance et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails ».

Cet emmuré du Temps éprouvait un besoin inconcevable d'en reculer les bornes, qui trahit lui-même une postulation inconsciente, mais plus profonde encore d'union à l'Infini, union indicible, qui seule peut nous arracher aux limitations crucifiantes du temps et de l'espace. *Veritas liberabit vos.* (Saint Jean.) C'est parce qu'il est la Vérité infinie que Jésus est véritablement le Sauveur du monde.

sive de la donnée principale ni sur la complaisance infinie avec laquelle l'auteur s'attarde à chaque détail. Cela rentre, évidemment, dans la conception architectonique qu'il s'est faite du roman. Mais alors, il y a disproportion entre l'énormité des matériaux et l'insignifiance de l'idée maîtresse. Toute l'explication de ce vice fondamental ne consisterait-elle pas en ceci que M. Proust, au point de vue de la conception générale de l'art, serait purement et simplement un naturaliste, tandis qu'au point de vue de l'exécution, il apparaît comme un intellectualiste impressionniste de toute première grandeur? Étrange mélange de radicale faiblesse et de force peu commune, qui nous donne, de son art, l'image monstrueuse d'une tête énorme sur un corps grêle et contrefait.

Ce n'est qu'à la fin de l'œuvre que l'on peut sentir à quel point ses personnages, à qui je l'assimilais trop, sont, d'une certaine manière, détachés de lui, étrangers à lui. Il a fréquenté sa vie durant des pantins mondains, parsemés de quelques vrais visages d'hommes. Un jour, un choc intérieur s'est produit : une « anxiété s'est emparée de lui » ; et ces « visages grimés lui ont donné la notion du temps perdu ». Il entend alors de retrouver celui-ci, émiétté sous le choc des minutes, rompu par la distention de la durée. Cela l'oblige à gratter, avec sa plume, le miel de sa vie qui englué ces créatures abjectes ou plates, pour en recueillir, si possible, toutes les parcelles, tous les instants. De là, ce que j'ai appelé « sa complaisance infinie » (1).

C'est ce « tous », cet adjectif qui a engendré le naturalisme que je lui ai justement reproché : par lui, le choix est exclu dès le principe ; grâce ne nous sera fait d'aucun trait, d'aucun détail, si tenu, si crû soit-il.

Que Proust soit, par ailleurs, un « intellectualiste impressionniste de toute première grandeur », c'est à présent plus que jamais lumineux. Même, sa « récréation » des impressions reçues, sa « transformation en équivalents intelligibles », ne font-elles pas étonnamment penser à l'intellection thomiste?

« Connaître, c'est recevoir en nous la forme d'un autre objet tout en gardant notre forme propre », dit l'École (2). « La forme », on le sait, c'est le principe substantiel, dynamique et spécifique, qui uni à une matière, produit l'unité, la fixité et l'activité de l'être qu'avec elle il compose. Ainsi, « la forme » de l'homme, c'est son âme.

« Quand je connais l'arbre, je reçois en moi, sans rien perdre de moi-même, la représentation ou la forme de l'arbre. Assimilation vitale qui, loin de léser mon esprit, le perfectionne et le met en activité. » (Op. cit.) N'est-ce pas ainsi que les choses se passent, et sciemment, chez Proust, sur le plan à la fois de la vie vécue et de l'art, quand il « se représente M. de Norpois non pas en dehors mais en dedans de lui » et quand il en « approfondit, éclaire et transforme l'impression en équivalent intelligible »?

Hélas! cette puissance incomparable d'intellection et de scrutation psychologique, au lieu de le conduire normalement à Dieu par la chaîne montante des créatures, ne l'a ramené qu'à lui-même et à son absurde et ruineux dessein de « récréation par la mémoire ».

Les poisons que, du point de vue idéologique et moral, j'ai dénoncés chez Proust, s'y trouvent bien : « déterminisme désespérant à la Taine », « dandysme chercheur et friand à la Stendhal », « éclectisme et sensualisme à la Remy de Gourmont ». C'est pourtant ici que je pense devoir le plus modifier mon jugement, qui portait sur une part trop petite de son œuvre. J'ai écrit que tout pathétique était absent de celle-ci. Ce n'est qu'à la fin, à la longue, que son pathétique étouffé, de sous-jacent qu'il était, affleure. Mais il existe. Cette passion véhémement et concentrée de connaître les êtres dans leur essence, conjuguée si étroitement au besoin de leur conférer leur véritable capacité en Temps, n'accuse-t-elle pas, chez Proust, une faim métaphysique peu commune, un déchirant besoin d'éternité, extrêmement confirmés par son désir suraigu de se réaliser lui-même, au summum, au sein du cosmos insondable? A quoi tend donc son héroïque effort, sinon à produire « un élargissement de son esprit tel que le passé puisse s'y réformer, s'y

(1) Notons aussi cet aveu étonnant : « J'avais eu étant jeune de la facilité et Bergotte avait trouvé mes pages de collégien « parfaites », mais au lieu de travailler, j'avais vécu dans la paresse, dans la dissipation des plaisirs, dans la maladie, les soins, les manies, et j'entreprenais mon ouvrage à la veille de mourir, sans rien savoir de mon métier. » (N. R. F., op. cit.).

(2) HUGON, *Les vingt-quatre thèses thomistes*, Téqui, Paris, 1922, p. 139.

actualiser et lui donner — « mais hélas! momentanément — une valeur d'éternité »? Cet « hélas! » que trahit-il, sinon l'aspiration déchirante, tragique, vers le lieu, vers le mode d'existence surhumain où le Temps ne coule plus, n'assassine plus, ne dissout plus les êtres, mais au sein duquel, comme une catapulte ou un tremplin, il les précipite hors de lui, à l'abri de lui, dans un repos vivifiant et une intégrité inviolée, riches à jamais de toutes leurs minutes, prolongés pour toujours dans le bonheur stable de la bienheureuse Éternité.

L'Éternité, pour Proust, c'est son œuvre qui la supplée. A la place du Livre de vie, convoitable réceptacle de salut, un livre de mort à faire (1) Mais il le fait héroïquement, avec une bonne foi et une ferveur stoïque qui s'opposent de fort loin au scepticisme dont je l'accusais et qui emportent l'admiration.

Sa phrase elle-même ne reflète-t-elle pas ce drame enfin spirituel, avec son allure détachée de l'éphémère, mais, en même temps, anxieuse d'on ne sait quel événement décisif, quel « immense fait-divers deviné », qui pourrait être aussi bien une catastrophe qu'une aurore révélatrice?

De toutes parts, ce livre sur le Temps est investi par l'approche imaginable de la fin du Temps.

Ainsi donc, chez l'auteur de *A la recherche du temps perdu* « l'intellect agent (faculté supérieure de l'intelligence, qui élève et transforme l'objet de l'imagination) est bien ce soleil qui est allumé au sommet de notre âme et qui en éclaire les deux versants : par son action sur les phénomènes obscurs de l'imagination, il éclaire le versant qui touche au monde sensible; par son influence sur l'intellect passif (faculté qui s'applique directement à l'objet et à laquelle appartient en propre l'acte de la connaissance), il éclaire le versant qui touche aux rivages spirituels et à l'éternité » (op. cit.).

L'esprit de Proust a suivi ce second versant d'un tâtonnement acharné et complexe : aux yeux des hommes, il n'a pas abordé. Ce grand héros littéraire de nos jours, dans les veines de qui coulait une moitié de sang juif, n'a rien paru savoir du Père des vivants. Et pourtant, contradiction cruelle, il n'a en rien ignoré « ce qu'a de périssable l'amour des grandeurs de la terre et tout l'orgueil humain » (2).

Que lui restait-il donc aux mauvaises heures? La grande douleur mortuaire qui plane sur son œuvre, tendue vers l'éternelle rive comme un bras crispé d'homme qui se noie...

LÉOPOLD LEVAUX.

“ Le secret de M^{me} de Laborde „

par Andrée Carelle (1)

Un petit roman, qui n'a pas fait beaucoup parler de lui, semble-t-il, depuis plus d'un an qu'il attend patiemment sur ma table son tour de lecture. J'avoue l'avoir entamé avec l'idée d'y jeter un coup d'œil par acquit de conscience. Je ne tenais nullement à connaître le secret de M^{me} de Laborde; elle pouvait le garder pour elle.

L'auteur m'est inconnu, et tant d'autres, connus et même célèbres, réclament leur compte rendu. Ingénument, une aimable dédicace sollicitait, pour une débutante, un mot d'encouragement. Et cela non plus n'était pas encourageant.

Mais j'ai continué à couper les pages jusqu'au bout, et le roman

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que le scepticisme proprement religieux, allant directement contre la Foi explicitement formulée, s'y trouve bien. Il s'agit ici de reconnaître que, chez Proust, ce mal ne s'étendait pas à tout, qu'il ne corrodait pas toute l'âme, mais laissait place, au contraire, pour une espèce de candeur, que je ne suis pas loin d'appeler phénoménale. Aussi bien, la candeur est-elle inséparable du génie.

(2) *Sodome et Gomorrhe*.

(1) Paris, Flammarion.

m'a beaucoup plu. Tous mes regrets de l'avoir longtemps dédaigné, et de n'avoir pas « encouragé » immédiatement l'auteur. J'en ai lu d'autres, autour desquels la réclame menait grand bruit, et qui ne valaient pas ce récit aimable, vivant, frais et spirituel de l'ému-vante aventure d'Anne Hénault, une institutrice de château qui finit par devenir la châtelaine.

Ce n'est cependant pas un conte de fée et, malgré un arrangement quelque peu artificiel des événements, le naturel et la vraisemblance n'en sortent pas trop meurtris. Ah! sans doute, on perce le secret de la comtesse de Laborde bien longtemps avant que l'héroïne ne le soupçonne, mais cela prouve seulement que nous avons l'âme plus noire qu'Anne Hénault qui, elle, ne devine pas le mal à demi-mot.

Elle est trop droite et trop franche pour s'imaginer une aussi perverse duplicité. Andrée Carelle a dessiné là un admirable portrait de jeune fille, et c'est déjà beaucoup d'avoir réussi à peindre, sous des couleurs vraisemblables, un modèle de perfection comme celui-là. Rien que la contemplation d'un caractère pareil porte à la vertu. Il y a, heureusement, une provocation à l'imitation pour le bien comme pour le mal. Bénis soient les romanciers qui rendent la vertu attrayante!

Elle est cependant humaine et sensible à la passion, cette Anne si raisonnable, et même à un certain moment, elle avoue n'avoir échappé à la chute que par une circonstance indépendante de sa volonté. Dieu n'a pas permis — Il ne le permet jamais — qu'elle fût tentée au-dessus de ses forces.

Mais ses forces sont grandes, car elles s'appuient sur une foi chrétienne bien solide et qui développe logiquement toutes ses conséquences morales. Sa religion ne se contente pas, comme souvent chez les jeunes filles, d'être affaire de sentiment; c'est une conviction qui, avec sûreté, lui trace son devoir, quelque pénible qu'il soit.

Aussi ai-je plaisir à souligner le caractère profondément chrétien de ce roman, écrit indubitablement par une femme très intelligente et qui connaît sa religion. Je fais allusion en particulier à une discussion entre l'institutrice et un incroyant : conversation bien menée, avec un sens psychologique très heureux, où objections et réponses se rencontrent dans toute leur force respective, sans laisser l'impression d'un arrangement pour les besoins de la cause.

Faut-il dire que les réalités de la vie sont dépeintes avec une franchise qui écartera sans doute le livre des pensionnats de jeunes filles? Evidemment, ce n'est pas un roman de la bibliothèque rose, comme le ton des premières pages le donnerait à croire.

Mais quel bon livre, après tout! Très féminin, oui, et gentiment écrit, mais avec une plume d'une fermeté et d'une concision qu'on appellerait masculines, si M^{me} de Sévigné et M^{me} de la Fayette n'avaient pas existé.

Qu'on ne me reproche pas de n'avoir pas résumé l'histoire. C'est fait exprès. Condensé en quelques lignes, le fond paraîtrait d'un romanesque ingénu. Tout est dans la manière de le présenter, dans la délicatesse et dans l'esprit, dans les qualités d'observation et de psychologie, qui font d'un roman agréable un livre beaucoup plus profond qu'il n'en a l'air.

PAUL HALPLANTS.

La revue catholique
des idées et des faits
la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

La Belgique et la France républicaine en 1848⁽¹⁾

La Belgique n'eut pas, de 1830 à 1848, une confiance entière dans le désintéressement à son égard de la monarchie de Juillet. Les louches tractations de Talleyrand à la Conférence de Londres, connues et approuvées, au moins dans une certaine mesure, par le roi des Français et par son gouvernement, les efforts faits par le cabinet des Tuileries afin de nous réduire à une véritable sujétion politique sous le voile d'un accord économique, l'irritation manifestée par Louis-Philippe lorsque, dans des questions internationales, nous prétendions agir sans son assentiment préalable (2), avaient toujours maintenu, dans les cercles gouvernementaux de Bruxelles, une certaine méfiance vis-à-vis de la France. Ce sentiment n'était pas injustifié. Des esprits, et non des moindres, continuaient à rêver chez nos voisins le rétablissement de la frontière du Rhin. En 1838, quand la question belge paraissait pouvoir provoquer en Europe une guerre générale, le comte Bresson, ministre de France à Berlin, engageait le comte Molé, ministre des Affaires étrangères, à envisager l'éventualité d'un partage de nos provinces entre la Prusse, la France et les Pays-Bas (1). Un peu plus tard, le général Bugeaud, le futur maréchal duc d'Isly, appuyait, lorsque la question d'Orient commençait à troubler l'Europe, un projet d'alliance de la Grande-Bretagne avec la France, à condition que celle-ci obtint la rive gauche du Rhin, à l'exception d'Anvers, afin de donner satisfaction à l'opinion britannique (2).

Léopold I^{er} était conscient de cet état d'esprit. Pendant les négociations du traité de 1839, il attirait de Paris l'attention de ses ministres sur le danger d'introduire des troupes françaises en Belgique, même pour sa défense (3).

La défiance envers la France existait surtout chez les hommes politiques belges mêlés intimement, au début de notre existence nationale, aux pourparlers diplomatiques de la Conférence de Londres. Très explicite à cet égard fut Syvain van de Weyer, ministre de Belgique en Angleterre : « Que le ministre des relations extérieures en France, écrivait-il, le 31 mai 1848, à Léopold I^{er}, se nomme Talleyrand, ou Sébastiani, ou Molé, ou Lamartine, l'esprit qui l'anime à notre égard ne change point : tous ces hommes (nous les avons vus à l'œuvre), n'ont eu et n'auront jamais qu'une pensée : c'est de reconquérir la Belgique en tout ou en partie, de faire naître les occasions d'atteindre ce but.

Toutefois, tant que régnerait Louis-Philippe, l'influence du monarque s'opposerait, on pouvait l'espérer, à la réalisation intégrale de ces aspirations impérialistes. Le sentiment familial avait trop d'intensité chez lui pour qu'il pût consentir de gaieté de cœur à laisser dépouiller sa fille. S'il l'avait refusée en mariage à Léopold de Saxe-Cobourg à l'époque où ce prince paraissait appelé à occuper le trône de Grèce, c'était à raison de son manque de confiance dans la solidité du royaume hellénique et de sa répugnance à voir son enfant jouer le rôle, aussi pénible qu'humiliant, de reine détronée. Mais une fois la monarchie de Juillet abattue et le frein mis par l'affection paternelle aux velléités de notre pays supprimé en même temps, la seconde république ne reprendrait-elle point l'héritage de la politique conquérante pratiquée par la première?

(1) La Commission royale d'histoire publiera prochainement un important recueil de documents diplomatiques relatifs à la crise de la neutralité belge de 1848. Notre collaborateur M. A. De Ridder, qui a été chargé de cette publication, l'a fait précéder d'une introduction dans laquelle il expose l'état de nos relations avec les diverses puissances européennes. Il a bien voulu nous autoriser à donner la primeur à nos lecteurs des pages dans lesquelles il expose quelles furent nos rapports avec la France en cette année critique.

(2) Voyez la lettre du prince de Ligne à M. van Praet, secrétaire du Roi, du 17 juillet 1843. Conservée dans les archives du département des Affaires étrangères, elle a été publiée par la princesse Ch. de Ligne dans son livre, *Souvenirs de la princesse de Ligne, née Lubomirsha*, (Bruxelles, Van Oest, 1922), p. 228.

(1) A. DE RIDDER, *Histoire diplomatique du traité du 19 avril 1839*, p. 261.
(2) Maréchal BUGEAUD, duc d'Isly (1808-1849), *Lettres inédites*, colligées et annotées par le capitaine Tattet et publiées par M^{lle} Feray-Bugeaud; lettre du 16 août 1839.

(3) A. DE RIDDER, *op. cit.*, p. 105.

Ce fut, au premier moment, la crainte universelle. Dans tous les pays, on s'attendait à la marche de régiments français vers Bruxelles.

Cette crainte se dissipa rapidement. L'armée en France était dans un trop grand état de désorganisation, elle manquait trop de discipline pour pouvoir songer, aux débuts du régime nouveau, — si tant est que celui-ci l'eût voulu — à pénétrer en pays étranger et affronter les armées réunies dans la plupart des puissances européennes. Mais l'avenir, alors surtout que les complications internationales se présentaient nombreuses et irritantes, ramènerait peut-être le danger. Aussi le gouvernement belge se préoccupait-il d'y parer dans la mesure de ses possibilités : il renforça ses troupes et arma ses forteresses ; mais il eut soin de déclarer que ces mesures visaient toute invasion éventuelle, de quelque côté qu'elle vint ; qu'elles n'étaient pas uniquement motivées par la crainte d'une attaque française.

* * *

La conquête n'était pas le seul danger à redouter ; un autre s'annonçait plus immédiat, plus certain et aussi redoutable : celui de la propagande ouverte ou cachée destinée à préparer le renversement par les Belges eux-mêmes de leur royauté et l'instauration d'une république nationale. L'établissement de ce régime eût été le prélude inévitable d'une annexion de nos provinces à la France ; de cette annexion, l'Europe ne voulait pas. Le gouvernement belge veillait : il fit procéder à des arrestations d'étrangers, il fit surveiller les frontières, et partout régna un ordre parfait.

Ces diverses mesures, si elles attirèrent à la Belgique l'estime et la sympathie de tous les pays monarchiques, provoquèrent, au contraire, en France des récriminations passionnées et injurieuses. On s'était attendu, dans les milieux républicains, à nous voir suivre l'exemple de Paris et chasser de Bruxelles le roi Léopold I^{er}.

S'il faut en croire des renseignements envoyés à M. d'Hoffschmidt, alors ministre des Affaires étrangères, les membres du gouvernement provisoire, M. de Lamartine lui-même, partageaient cette illusion. Leur situation ne leur permit évidemment pas de manifester leur désappointement. Mais ils laissèrent la presse à leur dévotion entamer contre la Belgique une campagne extrêmement violente. Les journalistes parisiens, contraints de dissimuler les motifs et le but de leurs articles agressifs, leur donnèrent pour prétexte les mesures décidées par le cabinet de Bruxelles afin d'assurer la sécurité du pays et de ses institutions. Ils prétendirent y voir une injustifiable marque de défiance envers la France.

Cette campagne continua pendant des mois avec une acrimonie impossible à atténuer, quelles que fussent les tentatives faites par la Belgique pour se concilier le nouveau régime. De plus, on chassa de leurs ateliers les ouvriers belges travaillant à Paris, et lorsque, réduits à la misère, ils furent devenus une proie facile pour les meneurs, on les embrigada dans une légion soi-disant belge destinée à propager par la force, dans nos villes et nos campagnes, la bonne parole républicaine.

Si le cabinet de Bruxelles, obéissant à son devoir, cherchait à préserver la monarchie nationale de l'assaut rêvé contre elle, il n'avait cependant nulle intention de montrer de l'hostilité contre le gouvernement provisoire, malgré les liens de famille noués entre la dynastie belge et la monarchie française.

Une politique contraire eût constitué une extrême maladresse. Pas un instant, en Belgique, on ne songea à l'adopter. Au contraire, tout en revendiquant son droit, tout en proclamant son devoir de maintenir l'indépendance nationale, l'intégrité du territoire, la neutralité politique qui lui avait été assurée, ainsi que les institutions libérales que la Belgique s'était données, le cabinet se déclara fermement résolu à ne pas intervenir dans les affaires des autres pays et à ne pas s'occuper de la forme de gouvernement qu'il leur convenait d'adopter. Il chercha, de plus, à éviter tout acte de nature à provoquer les susceptibilités françaises, toujours fort exagérées. Ainsi, il désavoua M. van de Weyer, trop empressé, à son avis, de réclamer l'aide de la Grande-Bretagne contre une attaque possible de la part de la République, et il lui reprocha une visite faite en Angleterre à Louis-Philippe et au prince de Prusse, incident qui amena le ministre de Belgique à Londres à offrir la démission de ses fonctions ; c'est ainsi aussi qu'il s'opposa à un séjour en Belgique de l'héritier du trône prussien.

Pour donner une preuve positive de son bon vouloir envers le gouvernement provisoire, M. d'Hoffschmidt autorisa, dès le 1^{er} mars 1848, le prince de Ligne à entrer officieusement en rapports avec M. de Lamartine. Celui-ci avait annoncé à l'ambassadeur

belge sa prise de possession du portefeuille des Affaires étrangères en l'assurant, — et il donnait la même assurance aux autres diplomates étrangers accrédités aux Tuileries, — que les institutions républicaines n'avaient « changé ni la place de la France en Europe, ni ses dispositions loyales et sincères à maintenir ses rapports de bonne harmonie avec les puissances qui voudraient comme elle l'indépendance des nations et la paix du monde ».

La première entrevue de notre représentant à Paris avec M. de Lamartine fut pleine de cordialité. Elle constituait, en fait, la reconnaissance par la Belgique du gouvernement provisoire, sans impliquer cependant en même temps la reconnaissance de la République. Le nouveau régime n'avait pas reçu de consécration de la part d'une assemblée nationale ou constituante et, par conséquent, n'existait pas encore en droit. M. de Lamartine ne pouvait que se montrer satisfait de cette démarche. Il le témoigna en promettant de ne laisser faire en Belgique aucune propagande républicaine en manifestant son désir de maintenir l'ordre et en déclarant que ses collègues et lui étaient décidés à employer « tous les moyens pour faire prévaloir les principes de paix et de respect aux nationalités et aux formes gouvernementales existantes ». En même temps, il promit de consigner dans une lettre destinée à être rendue publique une déclaration par laquelle le gouvernement provisoire accepterait les traités de 1839 et reconnaîtrait ainsi que garantirait l'indépendance et la neutralité de la Belgique. Cette promesse fut réalisée à bref délai. M. de Lamartine fit répéter ses déclarations pacifiques par M. Serurier, envoyé comme chargé d'affaires à Bruxelles.

Le ministre-poète était-il sincère ? Le prince de Ligne le croyait, tout en doutant qu'il eût assez d'autorité pour assurer l'exécution de ses promesses. M. d'Hoffschmidt affirma, de son côté, dans sa correspondance, — trop peut-être même pour que l'on ne puisse soupçonner dans cette affirmation aucune arrière-pensée, — sa confiance dans la bonne foi du ministre des Affaires étrangères de la deuxième république. Quand on lit ses lettres, on ne peut se défendre contre l'impression qu'il cherchait à s'illusionner sur les dispositions du gouvernement provisoire. Sa confiance plus ou moins réelle n'était d'ailleurs pas partagée par tous nos hommes d'Etat et par tous nos diplomates. A diverses reprises, nos représentants à l'étranger manifestèrent dans leurs missives des doutes à ce sujet. M. de Lamartine donna d'ailleurs, à bref délai, des motifs de mettre sa loyauté en suspicion.

Aux débuts du mois, il protestait de son respect pour notre indépendance et notre neutralité, et il donnait, le 13 mars, une mission en Belgique à l'éditeur Hetzel et à l'artiste Emile Johannot. Ces deux Français se hâtèrent de se mettre « en rapport avec toutes les personnes connues pour leurs principes démagogiques » et parcoururent différentes villes où ils espéraient faire du prosélytisme. Hetzel fit imprimer à Bruxelles, une apologie de la République, signée P.-J. Stahl et ayant pour titre : *Lettre d'un Français en voyage à ses compatriotes de Paris et des départements* (1).

Le chargé d'affaires de France dut intervenir près de M. d'Hoffschmidt pour éviter aux voyageurs leur expulsion de Belgique. Rentrés à Paris, le 1^{er} avril, ils y auraient été morigénés par M. de Lamartine, mais celui-ci se serait hâté d'atténuer ce que cette admonestation pouvait avoir d'amer en nommant M. Hetzel, chef de cabinet au ministère des Affaires étrangères.

Des élèves de l'Ecole polytechnique, munis de faux passeports, furent également envoyés dans notre pays.

En même temps, les autorités parisiennes laissaient se développer et protégeaient l'activité de la légion républicaine belge, composée d'ailleurs en notable partie de Français. Elles ne mettaient aucun obstacle à ce que ses membres manifestassent publiquement en faveur de la République belge et insultassent l'ambassadeur du Roi. Malgré les dénégations de M. de Lamartine, prévenu du fait, elles leur fournissaient gratuitement des trains pour les transporter à nos frontières. Le premier de ces trains était, à son arrivée en Belgique, entouré de gendarmes et de soldats qui mettaient ses occupants hors d'état de nuire. Les autorités françaises n'avaient pas été étrangères à ce résultat. On aurait donc pu les croire hostiles aux tentatives de désordre dirigées contre le gouvernement royal. Mais lorsqu'une seconde bande de révolutionnaires se dirigea vers notre pays, elle fut, par les soins de ces autorités, casernée, nourrie, fournie d'armes et de munitions, et guidée par les élèves de l'Ecole polytechnique. Aux dix-sept compagnies belges qui la

(1) Rapport de M. Hody, administrateur de la Sûreté publique. (Archives du ministère des Affaires étrangères.)

composaient se joignirent quatre compagnies françaises. Arrivées sur notre territoire, ces bandes furent aisément dispersées, au hameau de Risquons-Tout, par un faible détachement de notre armée.

Les autorités judiciaires de la République arrêterent les chefs du mouvement réfugiés sur le sol français avec les débris de leurs troupes, mais M. Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, chez qui, avant leur départ de Paris, ils avaient trouvé un appui pécuniaire, ordonna leur mise en liberté.

M. de Lamartine, quoique averti de ce qui se tramait, se montrait inactif ou impuissant. Devant les protestations du gouvernement belge, il défendit ses collègues contre toute accusation ou tout soupçon de connivence dans les menées des républicains belges. Cela n'empêcha pas l'Assemblée nationale, un peu plus tard, de reconnaître tout au moins la complicité de M. Ledru-Rollin. Le cabinet de Bruxelles, désireux de ne pas envenimer ses relations, déjà difficiles, avec le gouvernement provisoire, feignit de croire aux assurances du ministre des Affaires étrangères. Pour le moment, ni la Belgique ni les autres États européens, dont plusieurs voyaient dans la présence de M. de Lamartine au pouvoir une assurance contre la montée de la démagogie française, ne voulurent affaiblir sa situation. Ils ne cherchèrent pas à dresser le compte des responsabilités. L'Angleterre crut cependant devoir rappeler la Belgique au respect de ses obligations internationales et pressa sur M. de Lamartine afin d'obtenir l'insertion au *Moniteur universel* d'un article désavouant la tentative révolutionnaire de Risquons-Tout. Cet article fut d'ailleurs d'une pensée et d'un style embarrassés, un « style de mauvaise conscience », selon l'expression du prince de Ligne, une « sorte de tentative de protestation qui n'a pas le courage de son opinion ».

L'échec de Risquons-Tout ne resta pas sans suite. La presse républicaine continua à user d'un langage d'une extrême violence contre notre pays. En outre, le mécontentement des révolutionnaires français, irrités de la résistance efficace opposée en Belgique à leur propagande, tomba lourdement sur nos ouvriers travaillant en France. Le département du Nord se distingua particulièrement à ce sujet. On y organisa une véritable persécution contre les Belges. Le 1^{er} mai, une bande de six cents hommes saisissait vingt-quatre de nos compatriotes dans les communes de Neuville, de Roucq et d'Halluin, les garrottait, et les conduisait, liés deux à deux, à Tourcoing, où elle leur faisait faire le tour de l'arbre de la Liberté, les forçant à crier : « Vive la République ! » non sans les maltraiter à coups de bâton. Quelques jours après, trois cents ouvriers belges, employés à Lille, étaient contraints par la violence d'abandonner leurs travaux. Le 18 mai, une autre bande d'énergumènes assaillait deux cents Belges occupés à l'établissement des voies du chemin de fer près d'Armentières, les insultait, les maltraitait, en blessait plusieurs, et les dépouillait de leurs outils. Pour les dégrager, il fallut faire appel à la force publique.

Contre ces excès, les autorités ne cherchaient à réagir qu'en renvoyant nos compatriotes dans leur pays. La France républicaine refusait aux Belges rétifs au républicanisme l'hospitalité cordiale dont ils avaient joui en ce pays au temps de la monarchie.

Malgré cette attitude hostile qu'il ne parvenait pas à faire désavouer nettement par le gouvernement provisoire, le cabinet de Bruxelles ne crut pas pouvoir abandonner la politique de conciliation poursuivie depuis la fin de février vis-à-vis de la France. Le 4 mai, l'Assemblée nationale, réunie à Paris, confirmait la forme républicaine donnée à la France par la révolution et confiait le pouvoir à une commission, en attendant qu'elle se fût prononcée sur la forme définitive du pouvoir exécutif.

Se basant sur ce que la République existait désormais en fait et en droit, M. d'Hoffschmidt résolut de ne plus tarder à renouer avec la France des relations diplomatiques régulières et à substituer au caractère officieux réservé au prince de Ligne depuis la chute de Louis-Philippe, un caractère officiel. Aussi fit-il savoir au gouvernement français que dès que son représentant à Bruxelles aurait reçu des lettres l'accréditant près du Roi des Belges, des lettres de même nature seraient données au représentant de la Belgique à Paris.

« La position de la Belgique, comme État neutre et limitrophe de la France, disait le ministre des Affaires étrangères dans un rapport au roi destiné à justifier cette politique, l'existence au

sein de la République d'un parti hostile à la monarchie belge et très empressé à suspecter notre bonne foi, à nous imputer des arrière-pensées, à nous attribuer des projets de coalition et de guerre, tout nous fait une position à part et nous crée des devoirs particuliers. Nous avons devant nous des périls qui n'existent point pour d'autres et qu'il est urgent de conjurer... La Belgique est la plus exposée des nations européennes à l'invasion de la France. Sans être suspect d'un sentiment de crainte exagérée, on peut conclure des enseignements de l'histoire qu'une guerre avec la France serait, dans tous les cas, une immense calamité pour la Belgique. Il importe d'ailleurs au bien-être de notre industrie, de notre commerce, que nos rapports avec nos voisins du Sud soient les meilleurs possible.

Et rappelant les suggestions de l'Angleterre, désireuse de nous voir attendre, pour l'établissement de rapports diplomatiques officiels avec la France, le moment où un pouvoir exécutif définitif s'y serait constitué, le ministre belge affirmait que cette solution nous aurait exposés à de graves inconvénients vis-à-vis de la France. « Il est probable, écrivait-il, que celle-ci nous eût bientôt demandé l'établissement de relations officielles. En acceptant, nous perdions tout le mérite de l'initiative; un refus équivalait presque à une rupture. C'est alors, en effet, qu'une animosité dangereuse eût pu se développer entre les deux nations et entraîner les plus fâcheuses conséquences. Les républicains belges, à leur tour, eussent profité de cette complication. Et qui peut dire ce qu'ils n'eussent pas osé, appuyés par le gouvernement français, usant à leur profit de tous ses moyens de contrainte morale, évoquant toutes les difficultés, toutes les excitations propres à entraver le pouvoir en Belgique : réclamations au sujet des forteresses et des frais des deux expéditions de 1831 et de 1832, provocations incessantes par la voie de la tribune et de la presse, mesures commerciales restrictives, envoi à Bruxelles d'un agent d'opinions exaltées et hostiles? »

Les relations diplomatiques officielles se trouvaient établies dès le 28 mai 1848. La Belgique avait, dans cette voie, devancé toutes les autres nations.

Par la reconnaissance empressée qu'il accorda à la nouvelle République, le cabinet de Bruxelles n'évita presque aucun des dangers ou des inconvénients signalés par M. d'Hoffschmidt dans son rapport au Roi.

La France voulut nous envoyer comme consul à Anvers un des agents actifs de l'expédition de Risquons-Tout. La presse qui nous était hostile ne désarma pas. Dès les premiers jours de juin, des difficultés commerciales étaient le trouble dans divers milieux de notre pays. Afin de remédier à l'état précaire de l'industrie en France, le gouvernement provisoire augmentait, par un décret du 10 de ce mois, de 50 p. c. les primes accordées, à la sortie du pays, à certaines marchandises, telles que les fils et les tissus de laine, les tissus de coton, les machines, etc., et accordait une prime de 4 1/2 p. c. à certaines marchandises privées qui jusque-là ne jouissaient pas de cette faveur. Cette mesure permettait aux industriels français de faire, en Belgique, une concurrence victorieuse à nos industriels, dont les intérêts se trouvaient ainsi gravement compromis. Le cabinet de Bruxelles, considérant le décret du 10 juin comme une violation de la convention commerciale du 13 décembre 1845, essaya, mais en vain, d'obtenir qu'il ne fût pas appliqué aux marchandises françaises exportées vers la Belgique. Il se heurta à un refus absolu. Les difficultés politiques ne lui permirent pas, d'autre part, d'établir, comme nos industriels le lui demandaient, sur les marchandises françaises des surtaxes correspondantes aux primes et aux surprimes instituées par le gouvernement de la République.

En outre, dès le mois de juin aussi, on ressuscitait la question du paiement par la Belgique des frais des deux expéditions françaises de 1831 et de 1832. On nous réclamait à ce sujet une somme de plus de quinze millions. Semblable question avait été soulevée déjà en 1845. A la suite d'explications échangées entre Louis-Philippe, M. Guizot et le prince de Ligne, le cabinet de Bruxelles avait cru pouvoir considérer cette question comme vidée en notre faveur. Aussi se montra-t-il bien décidé, en 1848, à ne pas s'incliner devant les prétentions renouvelées de la France, dont le Trésor en détresse recourait à tous les moyens pour se remplir, sans paraître se douter qu'une détresse à peu près égale tourmentait ceux vis-à-vis desquels il se posait comme créancier (1). L'expédition de 1832, comme celle de 1831, avait été, de l'avis de M. Hoffschmidt,

(1) A. DE RIDDER, « Un projet d'emprunt anglo-belge », dans les *Mélanges Pirenne*, t. I, p. 99.

é résultat d'une double garantie stipulée par la France de concert avec les autres puissances. La France, disait le ministre belge, était chaque fois intervenue en vertu de la nature de ses engagements et parce que son intérêt le lui commandait. Dès lors, elle avait à supporter les frais de son action. L'Angleterre, elle aussi, nous avait prêté son intervention; pourtant, son gouvernement ne réclamait rien. La France avait-elle plus de droits? Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, se refusait à admettre cette théorie. M. d'Hoffschmidt crut devoir faire appel à l'inter-

vention de lord Palmerston. Elle ne lui fit pas défaut. La question n'avait toutefois pas encore reçu de solution définitive lorsque le prince Louis-Napoléon monta à la présidence de la République (2).

A. DE RIDDER

Directeur général au ministère des Affaires étrangères
Membre de la Commission royale d'histoire.

(2) A. DE RIDDER, « Une dette de guerre belge », dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, t. XCI, p. 27.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La Belgique et les Puissances européennes

Dans le grand ouvrage dont nous avons présenté, la semaine dernière, le premier volume à nos lecteurs « Histoire de la Belgique contemporaine », publié à l'initiative et sous la direction de M. l'abbé Deharvenge, professeur au séminaire de Bonne-Espérance, c'est à M. De Ridder qu'a été confiée l'histoire diplomatique de notre pays. L'éminent directeur général au ministère des Affaires étrangères était naturellement désigné pour traiter cette partie où il est maître, où il se meut comme dans son domaine, où il s'est signalé déjà par de remarquables travaux. La liste des textes et documents, des mémoires et correspondances, à laquelle s'ajoute celle de publications diverses, peut donner au lecteur quelque idée de la richesse des sources auxquelles a puisé M. De Ridder et de sa vaste compétence. Rien d'important n'a échappé à son érudition pénétrante, aucune pièce d'archives concernant son sujet n'est restée en dehors de son champ de vision. C'est sur cette puissante documentation que cette deuxième partie du livre est bâtie, embrassant quatre périodes : de 1831 à 1839, de 1840 à 1848, de 1849 à 1870, de 1870 à 1914.

Je crois que ces pages seront les plus instructives pour la masse des lecteurs, elles leur révéleront une foule de détails curieux et même bon nombre de faits dont le secret était gardé dans des publications peu accessibles au public. Ce sont, en définitive, les dessous de l'histoire qui se découvrent à nos regards ou nous la font apparaître sous un jour nouveau.

De ces piquantes révélations, il résulte souvent cette impression profonde que la Belgique a navigué parmi de nombreux écueils, profonds cachés ou à fleur d'eau, et que sa course, apparemment si régulière, a été souvent traversée. Il ne faut pas une philosophie extraordinaire pour reconnaître sous le jeu des causes secondes, dans la complication des facteurs humains, la main de la Providence qui dirige les nations comme les individus vers leur fin. L'auteur n'avait pas à nous la montrer à l'œuvre, mais cette vue se dégage d'elle-même, à chaque tournant, et s'impose à une lecture attentive.

Il paraît bien d'abord qu'il fut plus malaisé de maintenir notre indépendance que de la conquérir. A peine sorti du port, notre navire était assailli de toutes parts et si le pilote était sage, notre premier roi, il est certain que notre équipage diplomatique était inexpérimenté. Au reste, il était dur de lutter contre la malveillance, le parti-pris, les préventions opiniâtres. Il a bien fallu se contenter d'une Belgique rognée, mutilée. Il a fallu patienter jusqu'en 1839 pour faire notre paix avec la Hollande, au prix de quelles difficultés ! Et, pour nous affranchir de la Prusse qui veut nous entraîner dans l'orbite de la confédération germanique et du Zollverein; pour nous soustraire surtout à la tutelle absorbante que la France de Louis Philippe veut exercer à notre égard; pour déjouer les manœuvres de Napoléon III et ses menées annexionnistes; pour sauvegarder nos libertés, le devoir primordial de nous défendre, notre liberté de la presse, notre neutralité; pour nous arracher aux convoitises insolentes ou sornoisées qui nous ont menacés, particulièrement en 1859, au Congrès de Paris, où la politique de Napoléon III nous traitait en monnaie d'échange dans ses louches combinaisons; pour échapper aux remous des

événements de 1848, de 1870 et ne pas nous laisser engouffrer; bref, pour rester Belgique neutre, indépendante, inviolée, quels trésors de dévouement, de prudence, de circonspection, d'habileté, d'énergie, de persévérante vigilance il a fallu dépenser ! Combien l'égide providentielle nous fut nécessaire !

Il y a de ces moments tragiques où la partie se joue serrée entre Bismark et Napoléon III et il semble bien que notre territoire, menacé par ces deux ogres, sera livré en proie à leur ambition.

Il y a des luttes secrètes, des visées militaires et diplomatiques soit de l'Allemagne, soit de la France, auxquelles nous n'échappons que par miracle.

Le plus terrible ennemi fut Guillaume II, le parjure, qui, après nous avoir prodigué ses protestations d'amitié, nous sacrifia lâchement à sa politique pangermaniste.

Dans tous ces démêlés où la Belgique s'est débattue avec clairvoyance et décision, l'Angleterre est notre fidèle amie. Si l'on excepte la campagne contre le Congo, elle fut toujours à nos côtés pour nous protéger.

* * *

Nous n'avons pas manqué non plus de ministres qui nous ont couverts de leur énergique fermeté.

Nous garderons le fidèle et reconnaissant souvenir du comte de Theux et de Frère-Orban, qui furent, l'un en 1837, l'autre en 1869, les plus admirables défenseurs de notre dignité et de notre indépendance. En 1837, il s'agissait de la ceinture des fortifications de la Campine dont nous avions décrété la construction pour nous mettre à l'abri d'un retour offensif de la Hollande et ne plus nous exposer à une catastrophe comme celle de la campagne des Dix-Jours, où la Belgique naissante faillit sombrer. La France et l'Autriche s'en mêlèrent, prétendant intervenir dans le régime de notre défense armée. Redoutable tension entre Bruxelles, Vienne, Berlin. Le comte de Theux fut inflexible, il ne se laissa intimider par aucune menace, il fit entendre que la rupture diplomatique ne l'effrayait pas, il se refusa carrément à démolir tout ou à interrompre les travaux; et les puissances germaniques durent s'incliner devant cette patriotique ténacité, suivant l'heureuse expression de M. De Ridder.

J'ai vu, dans mon enfance, le vénérable comte de Theux, au petit séminaire de Saint-Trond, où il était venu co-présider une distribution de prix : son souvenir est resté gravé dans ma mémoire comme celui d'un père de la patrie.

En 1869, c'est la terrible question des chemins de fer. La cession du réseau ferroviaire du Grand-Luxembourg et du Liégeois-Limbourgeois à la Compagnie de l'Est française fit apparaître tout de suite l'ingérence économique de la France qui allait peser sur la Belgique, et surtout la gravité du danger suspendu sur notre tête en cas de guerre, d'autant plus que le gouvernement impérial était intervenu dans les tractations pour garantir la Compagnie de l'Est.

Nous n'étions plus maîtres chez nous. Nous étions livrés à toutes les tentatives annexionnistes de l'Empereur.

Un homme se rencontra, d'un rare talent de parole et d'une haute intelligence, Frère-Orban, qui parvint, à force de souplesse et d'énergie, à faire accepter l'organisation de trains en transit direct entre la Belgique, la France et la Hollande, dans le but de

faciliter les relations commerciales et, en fin de compte, une commission belgo-française fut chargée de mettre le projet d'entente à exécution.

Tout paraissait rompu, à un certain moment, au cours des négociations entre le ministre belge et les ministres français, quand Frère-Orban obtint une audience aux Tuileries. Il sut charmer le souverain jusqu'alors inflexible et produisit une détente. A la suite de cette entrevue, le conflit s'apaisa. Frère-Orban nous avait représentés avec honneur. Il faut lire dans le second volume de Paul Hymans le récit du séjour de notre ministre à Paris. Il fit la conquête de la Cour et du monde, sous les auspices du baron Beyens. Il sut plaire à la célèbre princesse Mathilde qui le reçut dans ce salon « où gravitaient autour d'elle les étoiles du second Empire ».

Je compte parmi les pages les plus intéressantes de la substantielle et suggestive étude de M. De Ridder celles qui sont consacrées aux questions religieuses. Je ne relèverai ici que ce qui a trait à nos relations avec le Vatican.

Ce n'est pas Rome — contrairement à une affirmation de Banning — qui a pris l'initiative de relations diplomatiques avec nous, c'est Léopold I^{er}. Il trouvait le clergé trop épris des idées de La Mennais et de son groupe, l'épiscopat trop jaloux de son indépendance. Il conçut le projet d'obtenir, par l'intermédiaire de Metternich, très influent à Rome, l'établissement d'un représentant du Saint-Siège à Bruxelles et il escomptait bien qu'il serait à sa dévotion. Il obtint Mgr Gizzi, en qualité d'internonce, qui présenta ses lettres de créance en 1835. La réciprocité régulière fut très lente. Le vicomte Vilain XIII avait été envoyé à Rome pour notifier à Grégoire XVI l'avènement de Léopold I^{er}. Il quitta les Etats pontificaux, le 16 avril 1833, laissant à Rome une impression fâcheuse, parce qu'il y avait fait étalage de ses opinions menaisiennes et s'était répandu en critiques amères contre le gouvernement pontifical.

Aussi bien, lorsque, après la nomination de Mgr Gizzi, des crédits furent accordés par la Chambre — non sans opposition, même catholique — pour l'envoi d'un ministre plénipotentiaire, le vicomte Vilain XIII, désigné pour ce poste, ne fut pas reçu par Grégoire XVI, qui n'avait pas été pressenti, et n'agréa pas ce choix malheureux. Au bout d'une année de négociations, il fut décidé qu'il serait admis à remettre ses lettres de créance au Saint-Père, à condition de quitter incontinent la Ville Eternelle et d'aller résider dans une des autres capitales de l'Italie où il était accrédité. De fait, un simple chargé d'affaires fut notre agent diplomatique et, par réciprocité nécessaire, Mgr Gizzi fut rappelé et remplacé aussi à Bruxelles par un chargé d'affaires.

Comme on le voit, les débuts de nos relations officielles avec Rome furent tardifs et pénibles. Il faut attendre 1838-1839 pour que la situation se régularise par la nomination de Mgr Fornari comme internonce et celle du comte d'Oultremont comme ministre plénipotentiaire.

Mgr Fornari (1838-1842), pour lequel Léopold I^{er} obtint avec la dignité d'archevêque le titre de nonce, était fort goûté du Roi dont il servait les vues complaisamment et déplaisait fort à l'épiscopat, surtout à Mgr Sterckx, archevêque de Malines, et à Mgr Van Bommel, évêque de Liège, dont il contrariait les vues.

C'est ainsi que dans l'affaire de la personification civile à reconnaître à l'Université de Louvain, le Roi ayant demandé le retrait du projet devant la violente opposition des libéraux, le souverain fut soutenu par Mgr Fornari auprès des évêques qui se refusèrent à cet abandon jusqu'à l'intervention, favorable au Roi, du Souverain-Pontife, en 1842.

Mais Rome rappela Mgr Fornari et le nomma à Paris, sur le désir du gouvernement français. Pour le remplacer, Rome désigna Mgr Garibaldi, qui était nonce à Paris et n'y avait pas réussi. Bruxelles le refusa et c'est ainsi que nous vint Mgr Pecci, agréé de part et d'autre, qui avait été substitué à Mgr Garibaldi.

Piquante aventure. Instruit par Rome de la défaveur qu'avait encourue auprès de l'épiscopat belge, son prédécesseur trop complaisant envers la politique de Léopold I^{er}, le nouveau nonce exécuta si bien la nouvelle consigne de se ranger du côté des évêques, notamment dans l'interprétation de la loi de 1842 sur l'enseignement primaire, que le gouvernement, sur l'inspiration de J.-B. Nothomb, l'auteur principal de la loi, demanda et obtint le rappel du nonce.

C'est ainsi que le futur pape diplomate entra dans la carrière par un échec, tout à son honneur, à la suite duquel il fut nommé archevêque de Pérouse.

Le Saint-Père consentit d'autant plus facilement au rappel que le gouvernement belge en prenait à son aise avec Rome. Le comte d'Oultremont était habituellement absent. A son départ, son poste resta vacant pendant deux ans, de telle sorte que le Saint-Siège put songer à ne se faire plus représenter que par un chargé d'affaires. Mais, sur les instances de Bruxelles, il remplaça Mgr Pecci par Mgr Asinari di San Marzano.

En 1848, conflit entre la Cour papale et la Cour de Bruxelles, provoqué par une maladie de Dechamps, ministre des Affaires étrangères. Il avait nommé le prince de Chimay ambassadeur, titre réservé aux Cours d'Autriche, de France, d'Espagne et de Portugal. Une transaction intervint pour pallier l'impair de Dechamps : le prince de Chimay fut admis, comme ambassadeur, pour complimenter Pie IX à l'occasion de son élection, mais à la fin de l'audience, il remit des lettres de créance de ministre plénipotentiaire.

Trois mois après, nouveau conflit. Le ministre libéral d'Hoffschmidt, dans le cabinet Rogier du 12 août 1847, avait commis l'impertinence d'envoyer à Rome le très libéral M. Leclercq, procureur général près la Cour de cassation. Le choix ne fut pas agréé. La Chambre décida la suspension des rapports diplomatiques. Enfin, grâce à l'intervention du Nonce de Paris, M. Leclercq fut remplacé par le prince de Ligne que le Saint-Père accueillit et qui lui fut fidèle jusque sur le rocher de Gaète.

En 1850, c'était M. de Brouckère qui était accrédité à Rome. Il ne parvint pas à conjurer la condamnation que Pie IX prononça dans un consistoire secret contre la loi de 1850, organisant l'enseignement moyen, le premier pas en avant dans la direction de la laïcisation scolaire.

La loi de malheur de 1879 allait provoquer une crise autrement grave et même amener la rupture de nos relations avec Rome de 1870 à 1884. Hormis ces douloureux incidents que M. De Ridder s'est contenté d'effleurer, la Belgique n'a pas cessé de se signaler par son indéfectible attachement au Saint-Siège.

Je me borne à ces faits généralement peu connus. Sur toutes nos relations avec les Puissances, on trouvera dans l'étude si approfondie de M. De Ridder, une foule de détails du plus haut intérêt. Il excelle à narrer, en insérant dans la trame du récit des particularités rares. Il y a peu d'hommes en Belgique aussi parfaitement au courant des dessous de notre histoire et peu d'historiens dont la lecture soit aussi profitable.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

La renaissance religieuse

Un volume vient de paraître sous ce titre à Paris, chez Alcan. Il est publié par M. Georges Gay-Grand qui en a écrit l'introduction et la conclusion, et quinze auteurs y expriment leurs « vues sur la renaissance religieuse ». De ces quinze auteurs, cinq sont catholiques. Les autres sont protestants, juifs, rationalistes. Le livre n'est évidemment à lire que par les esprits avertis et formés.

Nous détachons du volume ces quelques extraits de l'étude du R. P. de la Brière : « la renaissance du catholicisme en France » ; de celle de M. Paul Archambault : « Le renouveau catholique dans la pensée » ; de celle du R. P. de Tonquédec : « Faut-il revenir au thomisme? ».

I

Du R. P. de la Brière

Un jeune et brillant professeur de l'enseignement secondaire libre, M. François Mentré, mettait naguère en relief tout ce que contient de réalité consistante la notion de *génération* appliquée à l'ordre intellectuel, moral et social. Son livre avait précisément pour titre : *Les Générations sociales* (Paris, 1920, in-8°).

L'auteur des *Générations sociales* arrêta précisément son étude « au seuil de la génération forgée par la Grande Guerre ».

Mais c'était pour constater, comme un fait notoire et irrécusable, l'éclatante fortune du catholicisme dans l'élite de cette génération. M. François Mentré notait le contraste d'un pareil état d'esprit de la jeunesse contemporaine en matière religieuse, avec l'incrédulité orgueilleuse de la génération de 1870-1880, qu'il appelait cruellement la génération nocturne. Aujourd'hui, concluait M. Mentré, beaucoup d'entre les maîtres intellectuels les plus aimés de notre jeunesse ont trouvé dans le catholicisme le port de leurs inquiétudes et le repos de leur tourment! Que penserait Renan, s'il revenait parmi nous? Comment jugerait-il l'évolution de son petit-fils (Ernest Psichari)? Parlerait-il encore de l'agonie du christianisme? Jamais prophète ne s'est plus fourtement trompé.

M. Alfred Rébelliau étudiait à son tour le *Fait religieux en France* dans un mémoire d'une centaine de pages publié par la *Correspondance de l'Union pour la Vérité* de janvier-février 1922. Sur l'importance actuelle du mouvement catholique en France, l'enquête de M. Rébelliau corrobore fermement les conclusions de M. Goyau, et, cette fois, nous y trouvons le témoignage désintéressé d'un observateur compétent qui, lui-même, ne professe pas l'obédience catholique.

Dans son tableau synthétique, M. Rébelliau décrivait parallèlement la communauté catholique, les communautés protestantes et les communautés israélites. Mais, avec une parfaite loyauté, il mettait en relief certains caractères absolument particuliers au catholicisme, qui expliquent l'intensité de son influence sur une jeunesse d'élite où s'affirme, chez beaucoup, la préoccupation anxieuse du problème religieux.

Le premier fait enregistré par M. Rébelliau est que le catholicisme français a victorieusement surmonté la redoutable épreuve de la Séparation, bien que l'introduction du nouveau régime des cultes, par la loi de 1905, comportât, pour l'Eglise catholique, des conséquences désastreuses qui répondaient à sa condition particulière et qui n'existaient pas pour les cultes protestant et israélite.

En second lieu, M. Rébelliau montrait, dans chacune des confessions religieuses, mais dans le catholicisme incomparablement plus que dans les autres familles spirituelles, une adaptation judicieuse et progressive de l'apostolat, sous toutes ses formes, aux conditions et aux besoins de la société contemporaine. Des œuvres et des institutions se développent pour répondre à chaque nécessité nouvelle. Peu à peu, chaque invention et chaque attraction nouvelle est captée, utilisée opportunément par la propagande religieuse. Là encore, il faut reconnaître un signe de vitalité conquérante.

Mais surtout M. Rébelliau mettait en évidence la force d'action morale du culte religieux dans le catholicisme; l'enseignement des cérémonies religieuses destinées à tout le peuple fidèle, spécialement des cérémonies liturgiques de la Messe; l'action en profondeur des retraites fermées, destinées à promouvoir la ferveur spirituelle des élites. Telle est l'action morale, l'éducation religieuse que recherche avec amour une fraction considérable de la jeunesse intellectuelle de notre temps.

Les croyants ne semblent donc victimes d'aucune illusion complaisante, ni coupables d'aucun anachronisme, lorsque, fondés sur des notations objectives et certaines, comme sur des témoignages indépendants, ils discernent, dans la génération contemporaine, visitée par une divine lumière et guidée par l'Ange de la patrie, une génération qui restaure ou la génération de l'espérance.

Le catholicisme romain est représenté, d'une manière plus ou moins importante, sur tous les continents et dans tous les peuples de l'univers. Le principal adversaire contre lequel, partout, il lui faut aujourd'hui livrer bataille est un seul et même système doctrinal et conceptuel, de plus en plus répandu quoique sous des formes diverses et à des degrés inégaux, chez toutes les nations de l'ancien et du nouveau monde. C'est le laïcisme.

On a souvent fait la remarque que, pour les missionnaires européens ou américains, le nombre se restreint chaque jour davantage des régions lointaines où leur apostolat religieux s'accomplit encore dans le cadre plus ou moins romanesque de la vie sauvage et même dans le décor apparent de civilisations exotiques. Presque partout, désormais, ils retrouveront les che-

mins de fer, les automobiles, les tramways électriques, le télégraphe, le téléphone, le sans-fil, le cinéma, le cadre et le décor de la civilisation européenne, américaine, ou plutôt cosmopolite. Mais, chose plus importante à relever: ils retrouveront pareillement, sous les latitudes les plus diverses, le même ensemble de conceptions antichrétiennes qu'ils avaient déjà rencontrées chez les laïciseurs du vieux monde. Les jeunes indigènes réfractaires à l'Evangile et à l'Eglise subiront beaucoup moins l'influence des superstitions du paganisme et du polythéisme, répondant à la mythologie périmée, démodée, de chaque peuple infidèle, que l'influence des idées vulgarisées par de nombreux manuels laïques de nos écoles primaires publiques sur la religion universelle des temps nouveaux, la religion de la science, la religion du progrès, la mystique des droits du prolétariat, la mystique de l'émancipation des peuples, et, en général, la religion de l'humanité. Le même Evangile du laïcisme conquiert droit de cité dans tout l'univers, et c'est lui qui oppose à la diffusion du christianisme en terre infidèle, comme à la conservation et à l'influence de l'Eglise sur le vieux sol chrétien, la barrière la plus résistante, ou encore la diversion la plus efficace.

De même que les missionnaires catholiques en terre lointaine rencontrent ainsi, dans un cadre de vie matérielle qui se rapproche plus ou moins du nôtre, la plupart des formules et des conceptions antichrétiennes du laïcisme européen, les prêtres catholiques qui exercent leur ministère religieux dans beaucoup de grands centres industriels de notre vieille Europe, dans la banlieue (rouge ou noire) de nos grandes capitales, dans les campagnes même les plus atteintes par l'indifférence religieuse ou par les influences antichrétiennes, ces apôtres de populations déchristianisées doivent lutter, de leur côté, contre des ignorances, des superstitions, des aberrations intellectuelles et morales tout aussi extrêmes que celles des populations infidèles et païennes des régions les plus lointaines. La carte spirituelle du monde contemporain s'achemine peu à peu vers une étrange unification, une effrayante simplification.

Nulle part, la Russie exceptée, l'offensive du laïcisme n'a été, de nos jours, poussée aussi loin qu'en France dans les lois et institutions publiques. Nous ne méconnaitrons pas la profondeur des résultats obtenus par l'œuvre de déchristianisation des intelligences et de déchristianisation de la vie morale et sociale. Mais, en France pareillement, le catholicisme romain enregistre, par voie de réaction, des triomphes spirituels que l'on ne pourrait, nulle part ailleurs, signaler comme aussi importants et aussi dignes de mémoire.

L'aspect le moins brillant est l'aspect politique. On exagérera difficilement, dans ce domaine, le caractère atroce de nos divisions intestines, exacerbées plus que jamais par une controverse où une fraction des catholiques français vient de se mettre en rébellion ouverte contre l'autorité pontificale. Néanmoins, il existe, depuis l'année 1924, un effort d'union et d'organisation militante des forces catholiques, rassemblant pour le service d'une même cause près de trois millions de citoyens français, groupés, sans distinction d'opinions politiques et sociales, dans la Fédération Nationale Catholique, sous la présidence très aimée du général de Castelnau. L'œuvre d'action et de propagande contre le laïcisme régnant se poursuit avec méthode, avec énergie, avec ténacité. Les lois qui proscrivent les congrégations religieuses d'hommes et de femmes auxquelles a été refusée ou par lesquelles n'a pas été sollicitée l'autorisation législative, la loi qui refuse à tout congréganiste le droit d'enseigner, sont l'objet d'une violation universelle et notoire, elles tombent en complète désuétude, malgré l'anticléricalisme déclaré de nos majorités parlementaires. Pourquoi donc la violation des lois laïques demeure-t-elle impunie, sinon parce que, dans l'état présent des mœurs, des idées et des circonstances, la coercition légale contre les transgresseurs est pratiquement impossible? — Et pourquoi impossible, sinon parce qu'une élite catholique nombreuse, compacte et organisée se montre partout résolue à une résistance tenace et vigoureuse? Voilà une preuve tangible de la force puissante que possède d'ores et déjà, en France, l'organisation catholique sur le terrain de l'action civique et de la politique religieuse.

De fait, à certains jours, on a vu l'image perceptible de cette force dans les mobilisations de la Fédération Nationale Catholique: 80,000 hommes à Nantes, le 1^{er} mars 1925; 50,000 à Angers, le 8 mars 1925; 50,000 à Nancy, le 13 avril 1925; 35,000 à Toulouse,

le 19 avril 1925; 60,000 à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), le 5 octobre 1925; 100,000 à Landernau (Finistère), le 28 janvier 1926; 40,000 à Pontchâteau (Loire-Inférieure), le 5 septembre 1926; et les 90,000 hommes du Nord, réunis à Lamberville, le 10 juillet 1927, et qui défilaient ensuite à travers toute la ville de Lille, au milieu des acclamations. Vraiment oui, des énergies insoupçonnées se réveillent après un long sommeil. Cette action militante des catholiques français constitue un fait nouveau et inédit dans l'histoire politique de notre temps.

L'influence intellectuelle du catholicisme romain nous conduit sans effort à prendre acte de son influence spirituelle et religieuse. Il y a un an, tous les membres de l'Académie des Sciences, de Paris, étaient conviés à déclarer tout haut s'ils voyaient une incompatibilité quelconque entre le progrès scientifique et le sentiment religieux, ou, plus exactement encore, entre les conclusions authentiques des diverses sciences contemporaines et la religion catholique. Or, pas un seul ne répondait qu'il eût conscience d'une incompatibilité de ce genre; pas un seul, alors que, pour tous les primaires de l'anticléricalisme, la contradiction entre la Science et la Religion passe pour une évidence aveuglante et pour un dogme fondamental. Bien plus, le grand nombre des membres de l'Académie des Sciences affirmait positivement l'accord et l'harmonie de la vérité scientifique et de la vérité religieuse. Telle est, en effet, la conception qui s'affirme de plus en plus dans tous les milieux d'élite où l'on travaille et où l'on pense, particulièrement dans une phalange chaque jour grandissante de la jeunesse littéraire et artistique, de la jeunesse des grandes Ecoles scientifiques, et je pourrais même ajouter dans une importante cohorte intellectuelle et croyante, masculine et féminine, de jeunes professeurs de l'enseignement d'Etat.

Et que dire de la démonstration imposante de foi religieuse, que constitue chaque année, à Notre-Dame, à Saint-Etienne-du-Mont et en d'autres sanctuaires parisiens, comme en divers centres de province, la communion pascale des élèves catholiques de chacune des grandes Ecoles scientifiques! La simple statistique des signatures publiques données par les élèves et anciens élèves à la lettre de convocation est un témoignage dont la valeur probante l'emporte sur celle des plus éloquentes commentaires. Enumérons les chiffres de 1927. A Polytechnique, 2,455 signatures; à Centrale, 2,171; à Saint-Cyr, 1,323; aux Mines de Paris, 544; aux Arts et Métiers (Paris, Lille, Châlons, Angers, Aix, Cluny), 888; aux Ponts et Chaussées, 133; au Génie maritime, 119; aux Mines de Saint-Etienne, 281; à l'Ecole centrale lyonnaise, 305; à l'Ecole supérieure d'électricité, 243; à l'Institut de Chimie appliquée, 222; à l'Institut de physique et Chimie, 93; à l'Ecole d'Aéronautique, 150; à l'Institut électro-technique de Grenoble, 235; à l'Ecole de mécanique et d'électricité, 153; à l'Ecole Bréguet, 79; à l'Ecole supérieure de Commerce, 165. Au total, 9,574 signatures publiques sur les feuilles de convocation à la messe de communion pascale, Ecole par Ecole, Institut par Institut. Tel est le plébiscite actuel de la jeunesse scientifique de France en faveur de la religion catholique comme source de vérité, comme foyer de vie spirituelle.

Pourquoi donc, du protestantisme, du judaïsme, mais surtout du laïcisme et de la libre pensée, tant d'adhésions enviables, tant de conversions marquantes viennent-elles aujourd'hui au catholicisme romain en France et dans tous les pays de l'univers contemporain?

C'est à cause des deux caractères visibles que l'Eglise porte en elle-même. Elle est *chrétienne*. Elle est *catholique*.

Certains de nos contemporains d'élite sont conquis à l'Eglise surtout parce qu'elle est *chrétienne* : parce que la doctrine qu'elle professe répond à leur besoin de certitude et d'espérance, et parce que les sacrements qu'elle distribue, les institutions qu'elle favorise leur offrent un incomparable secours moral dans la conduite spirituelle de la vie et dans leur aspiration intime, profonde, généreuse à un idéal meilleur.

D'autres sont conquis à l'Eglise surtout parce qu'elle est *catholique* : parce que l'organisation sociale qu'elle possède, le principe d'unité doctrinale qu'elle incarne ici-bas porte l'empreinte du Dieu de miséricorde, remédiant à l'anarchie des sociétés par

une institution organique et hiérarchique qui franchit les siècles et transmet à tous les peuples un trésor immortel.

Le caractère de société *chrétienne* est réductible à ce que les théologiens nomment la note de *sainteté* de l'Eglise.

Le caractère de société *catholique* est réductible aux trois notes d'*unité*, d'*apostolicité*, de *catholicité*.

Autant de raisons authentiques et légitimes de croire. Autant de signes divins, autant de voies ouvertes pour conduire les âmes à reconnaître la mission transcendante et divine d'une même Eglise, messagère de vie et de vérité, féconde en toutes sortes de bienfaits.

L'impression générale qui paraît se dégager de ce tableau, hâtif mais sincère, du catholicisme romain dans la troisième décennie du XX^e siècle, est l'impression d'une force immense, conquérante, riche des expériences du passé, renouvelant à chaque génération sa perpétuelle jeunesse, portant en soi-même un gage mystérieux d'immortel avenir.

En face du paganisme, en face des chrétientés dissidentes, en face du laïcisme universel, les obstacles à vaincre sont formidables pour l'Eglise catholique. L'heure présente abonde en épreuves douloureuses. Elle réclame partout un long et âpre labeur. Mais elle laisse voir des moissons nouvelles qui jaussent au grand soleil d'été. Lorsque le jour décline, lorsque paraît s'éteindre le noble effort d'une ancienne génération, lorsque les prophètes de malheur parlent déjà du *crépuscule des dieux*, c'est la nuit elle-même qui devient lumineuse. Des signes d'espérance se dessinent dans les astres.

Avec une fierté sainte, les croyants de tous les siècles appliquent à la splendeur morale et spirituelle de l'Eglise la parole, toujours vérifiée, du Christ dans l'Evangile : *On ne peut pas cacher la cité construite au sommet de la montagne.*

II

De M. Paul Archambault :

Pour montrer la force de conquête et les acquisitions positives de la pensée catholique à l'heure présente, il ne suffit pas de procéder, comme on le fait parfois, à une longue et facile énumération des découvertes effectuées, des livres écrits, des chaires occupées, des notoriétés acquises par les savants et penseurs catholiques. Que ce soit un de mes coreligionnaires, M. Branly, qui ait fait l'observation d'où est née la télégraphie sans fil, ou un prêtre, l'abbé Rousselot, qui ait posé les fondements de la phonétique expérimentale, j'ai le droit d'en être fier, mais la valeur apologetique d'une telle constatation reste évidemment minime : nous n'en sommes tout de même plus à montrer que la foi religieuse ne rend pas forcément inapte à l'investigation scientifique.

Mais il n'en est plus de même quand les progrès enregistrés par une discipline scientifique se trouvent être, non plus « par accident » le fait d'un penseur catholique, mais « par essence » le fruit de la pensée catholique elle-même. Or, cela s'est produit et j'en trouve un exemple significatif dans l'œuvre juridique de l'éminent doyen de la Faculté de Droit de Toulouse, M. Maurice Hauriou.

Sa complexité et son caractère technique ne lui ont pas permis d'atteindre le grand public. Mais il n'est plus un juriste qui ignore. Entre les deux grandes doctrines qui se partagent le droit public — d'une part, le pur individualisme révolutionnaire, inspiré par Rousseau, et fondé sur des concepts dont le caractère idéologique éclate aux yeux; d'autre part, le positivisme à tendances naturalistes que personnifie vigoureusement M. Duguit et qui, sous prétexte de solidarité sociale, en arrive à éliminer l'idée même de droit individuel — les travaux de M. Hauriou définissent la voie moyenne et normale où apparaît l'espoir d'une solution. Or, non seulement M. Hauriou est catholique, mais c'est aux méthodes et points de vue traditionnels de la sociologie catholique qu'il renvoie l'honneur des idées qu'il a su à la fois équilibrer et adapter aux débats contemporains : celle d'un « ordre individualiste » antérieur à toute société positive; celle du caractère « institutionnel » et non plus « contractuel » des réglementations sociales. Echappant ainsi, échappant seul à l'hypothèse arbitraire et oppressive d'une « conscience collective », comme au subjectivisme dissolvant des doctrines pseudo-démocratiques. Prouvant une fois de plus l'éternelle jeunesse, l'éternelle fécondité des grandes idées d'autorité et de liberté que le catholicisme apparaît seul capable d'harmoniser.

III

Du R. P. de Tonquédec :

Le thomisme est une philosophie et une théologie. Cette théologie — comme toute théologie particulière — n'est qu'une manière de penser le dogme catholique en fonction d'une certaine philosophie. Ce qu'il importe donc d'étudier avant tout, sous le nom de thomisme, — la seule chose d'ailleurs qui puisse paraître accessible et intéressante au grand public cultivé — c'est la philosophie thomiste.

Cependant, puisque la série entière de ces études a pour objet une « renaissance religieuse », nous ne pouvons nous dispenser de marquer d'abord sommairement la place de cette philosophie en face de la religion catholique.

Depuis quelques années, elle a pris dans le monde laïque une vogue qu'elle n'avait jamais connue. Mais à l'intérieur de l'Eglise, il y a longtemps que saint Thomas tient une place à part, et suprême. Il ne l'a pas conquise sans difficulté. Tout le monde sait que, dans les débuts, plusieurs évêques ont condamné sa doctrine, que les tenants du vieil augustinisme ont résisté avec vivacité à ce qu'ils considéraient comme un paganisme intellectuel, comme un rationalisme, au sens théologique et péjoratif du mot. Dans Scot l'a critiqué très librement, et cette critique a été, pendant des siècles, la tradition des écoles franciscaines. Les Jésuites, tout en donnant au thomisme une adhésion de principe, l'ont interprété au sens large et pratiquement, dans l'ensemble, ont tenu une *via media* entre ses adversaires et lui. De nos jours, cette opposition n'est pas éteinte dans l'Eglise : on trouverait encore, parmi les philosophes catholiques modernes, voire contemporains, plus d'un antithomiste décidé.

Malgré ces résistances, l'influence du thomisme n'a cessé de grandir. Dès son vivant, saint Thomas était consulté comme un oracle, et par les souverains pontifes eux-mêmes. Il mourut en se rendant au Concile de Lyon, que le pape Grégoire X voulait faire profiter de ses lumières. Très vite, soit dans son Ordre, soit au dehors, il est traité comme un maître : comme lui-même avait traité Aristote. Sa *Somme théologique*, pour ne parler que d'elle, arrive à supplanter, comme texte de l'enseignement, les *Sentences* de Pierre Lombard. A Trente, elle est déposée, dit-on, sur la table du Concile, non loin des Evangiles. Aux XVI^e et XVII^e siècles, c'est elle que commentent les grands scolastiques : Cajetan, Banez, Valentia, Suarez, Vasquez, les Carmes de Salamanca, etc. Le XVIII^e siècle finissant, une bonne partie du XIX^e, pour plusieurs raisons qu'il serait trop long d'exposer ici et dont les moindres ne sont pas l'état politique de l'Europe à cette époque, marquent une éclipse relative de l'influence thomiste. Mais bientôt le mouvement ascensionnel reprend et atteint son apogée sous les derniers papes. L'Eglise, toujours lente en ses allures, après une expérience de plusieurs siècles, reconnaît solennellement la philosophie thomiste comme un système rationnel qui cadre admirablement, exceptionnellement, avec ses dogmes, comme une méthode pour les exprimer, dont l'orthodoxie n'a rien à craindre. Elle fait sienne cette philosophie ; elle veut que, chez elle, saint Thomas soit le « Docteur commun », le « Guide — par excellence — des études ».

« Faut-il revenir au thomisme ? »

A vrai dire, je trouve la question bien vaste, et j'estime tout à fait impossible d'y répondre ici par un « oui » ou par un « non ». Le thomisme est une immense construction que nous ne pouvons parcourir en quelques minutes — et pourtant il faudrait l'avoir fait avant de décider si elle est habitable en toutes ses parties, si un esprit moderne peut s'y trouver à l'aise. Je me bornerai donc à présenter ici quelques raisons très générales, trop extérieures, en faveur de cette philosophie. Elles montreraient, non pas qu'« il faut y revenir » d'emblée, là, tout de suite, mais simplement pourquoi il convient de ne pas écarter *a priori* la question, quels motifs il y aurait peut-être d'examiner l'hypothèse.

Débarassons-nous d'abord d'une objection préalable et par trop superficielle. « Le thomisme, dit-on, remonte au XIII^e siècle, et nous sommes au XX^e. Donc il ne saurait nous convenir. C'est un système périmé. » Verdict sommaire et grossier. Si l'on jugeait des doctrines par la chronologie, ce serait bientôt fait : la dernière venue serait toujours la meilleure. Au lieu de parler raison, on parlerait dates ; on n'aurait qu'à consulter un tableau histo-

rique, à voir qui vient avant et qui vient après ; cela dispenserait de toute discussion d'idées. N'insistons pas... On enseigne encore parmi nous Euclide et Archimède. Si le thomisme a raison, s'il est satisfaisant pour l'esprit, peu importe qu'il ait vu le jour à une époque éloignée. Au fond de cette objection dépourvue de finesse, il y a, pour parler le langage de G. Sorel, la croyance à un mythe : le mythe du progrès fatal. L'histoire de l'esprit humain le dément de façon éclatante. A côté du progrès, elle nous montre d'indiscutables régressions. L'humanité ne s'avance pas sur une ligne droite, rigide et unique, toujours plus loin. Parfois elle tourne sur elle-même ou revient en arrière ; parfois une avance prodigieuse dans certaines directions s'accompagne, pour elle, d'un égal recul autre part. Laissons donc de côté cette question de dates, et considérons la philosophie thomiste en elle-même.

C'est un fait, disions-nous, qu'elle rencontre aujourd'hui des sympathies nouvelles, inattendues. Pour répondre, d'une façon telle quelle, à la question posée, peut-être suffirait-il d'étudier ce fait. Nous aurons chance de rencontrer quelques raisons de « revenir au thomisme », si nous comprenons pourquoi on y revient.

Le mot de M. Bergson, « métaphysique naturelle de l'esprit humain », lui convient par excellence. S'il pousse la spéculation fort loin, il se place d'abord au niveau du sens commun et ne le dément jamais. Cela lui vaudra sans doute le dédain de maint « professionnel » de la philosophie, mais on ne peut nier que ce ne soit l'une des raisons de son succès. En effet, le thomisme ne commence point, comme la plupart des systèmes modernes, par demander aux hommes le sacrifice de quelques-unes de leurs convictions naturelles ; au contraire, il fait à toutes leur place, les justifie, et les ordonne.

Le scientisme cartésien exclut du monde matériel tout ce qui n'est pas étendue ou mouvement : le thomiste conserve les qualités sensibles, telles que la couleur ou le son, irréductibles, selon lui, aux éléments mécaniques. Les idéalismes de toute nuance discréditent la valeur objective de la sensation ; Kant place la réalité vraie hors de la portée, non seulement du sens, mais de la conscience, et de l'entendement, et de la raison ; M. Bergson et M. Maurice Blondel refusent toute valeur de connaissance à l'intellection abstraite, notionnelle. Le thomisme ne prononce aucune de ces exclusives.

Les grands systèmes modernes, Descartes, Leibniz, Spinoza, Kant, Hegel, sont de hautes citadelles, où l'homme moyen n'accède pas facilement, où il se sent dépaycé, non pas seulement à cause du langage qu'on y parle, mais à cause de ce qu'il y trouve, ou plutôt n'y trouve plus. Chacune de ces philosophies est une invention personnelle ; chacun de ces philosophes se croit en mesure de refaire, à lui seul, un monde, qui n'est pas celui du vulgaire.

Le thomisme a des allures beaucoup moins dédaigneuses, moins hautes, moins exclusives, moins despotiques. Il reste immergé dans le monde vulgaire. Le profane qui s'en approche ne sera pas dès l'abord déconcerté, en voyant proscrire comme naïf, enfantin ou ridicule, la moitié de ce qu'il prend pour des certitudes. Ce n'est pas une philosophie « pour spécialistes ». C'est une philosophie de caractère profondément humain, très large, très souple, très compréhensive. Ceci demande que nous y insistions un peu.

Le thomisme appuie vigoureusement sur les données des sens. Il les maintient comme des enseignements valables, que l'intelligence pourra bien élaborer, analyser, etc., mais qu'elle ne saurait faire évanouir, car ils proviennent d'un domaine où elle n'est pas maîtresse. Tout l'ensemble des notions abstraites, d'après le thomisme, vient des sens.

De ce chef on l'a accusé de sensualisme, de bas matérialisme. Des penseurs distingués, de hauts esprits, des âmes très nobles, lui reprochent de s'attarder dans les régions physiques, corporelles, de ne pas donner l'essor assez vite, assez compétement, à l'esprit pur. Mais c'est qu'il est respectueux de la réalité. L'homme n'est pas esprit pur, mais esprit incarné, « ni ange, ni bête ». Assurément, saint Thomas n'est pas, comme son maître Albert le Grand, homme de laboratoire. Le détail du spectacle sensible ne l'intéresse pas. C'est un contemplatif, un méditatif, soucieux de creuser le réel en profondeur, plutôt que d'en embrasser largement la surface. Mais n'est-ce pas là justement le propre de l'esprit philosophique ? Ne confondons pas la métaphysique et la science. Les faits d'où part le philosophe sont des faits premiers, très simples, très banaux, très universels, gros de tout ce qu'y découvrira plus tard la recherche méthodique des sciences : ce sont des

faits préscientifiques. Ceux-là, saint Thomas les intègre dans sa synthèse. Très différent des philosophes qui « envoient promener » les phénomènes sensibles, il tient à eux, il s'y cramponne comme au fondement indispensable de tout le système conceptuel. Beaucoup plus que saint Augustin et ses disciples, il fait cas de la matière et y attache de l'importance.

Ce n'est pas à dire qu'il néglige le fait de conscience, les expériences d'âme, et réduise tout notre contact avec la réalité concrète à celui que nous prenons par les sens extérieurs. On s'étonne que ce point ait pu être méconnu. Il suffit de parcourir, ne fût-ce que superficiellement, les écrits du Docteur Angélique, pour y rencontrer la mention de ces actes où l'âme s'appréhende elle-même et, jusque dans son retour sur l'expérience externe, se sert d'un intermédiaire psychologique et spirituel, qui est encore l'une de ses propres opérations (1).

Ainsi la philosophie thomiste se fonde sur la plus large base expérimentale, qui n'exclut aucun élément de fait. Mais ce tremplin une fois posé, l'intelligence, le raisonnement y prennent leur élan. Saint Thomas croit robustement à la valeur de la raison. Il pense qu'une fois recueillies et assurées les données expérimentales, il n'a plus qu'à les traiter rigoureusement, sans les élargir, ni les restreindre, ni les déformer, pour arriver à des conclusions certaines. Dans toutes les déductions thomistes les plus poussées, — et Dieu sait si elles le sont — il ne s'agit jamais que d'expliquer tout ce que contient le donné expérimental, de mettre au jour tout ce qu'il implique ou suppose derrière lui, tout ce qu'il requiert pour exister.

Rien n'est *a priori* chez saint Thomas. Prenons la plus haute de ses idées, celle de Dieu : elle n'est pas *a priori*, comme chez Descartes, Malebranche, les Ontologistes. Il rejette comme sophistique la preuve de saint Anselme. En somme, Dieu pour lui, c'est ce que nous sommes obligés d'admettre pour penser la réalité qui nous est donnée, pour la comprendre, pour qu'elle ne nous apparaisse pas contradictoire. L'idée de Dieu, l'idée de l'Acte pur, et toute la théodicée thomiste, si rigoureusement déduite, sortent de là. Dieu, c'est la Condition première et suprême pour que n'importe quoi puisse exister. La spéculation thomiste la plus audacieuse ne fera que le doter des attributs nécessaires à ce rôle.

Et voilà pourquoi, — en une formule souvent mal comprise et qui pourrait sembler contradictoire, — saint Thomas dit de Dieu : nous savons qu'il est, sans savoir ce qu'il est. C'est-à-dire : il nous est nécessaire pour expliquer le monde, c'est comme tel que nous le pensons ; mais de lui, directement, nous ne savons rien. Ce qu'il est en lui-même, nous ne le connaissons que par analogie, par des traits empruntés aux créatures, et qui, transposés dans l'Infini, prennent une forme inconnue de nous. Par exemple, nous disons que, pour expliquer le monde, il faut une Intelligence. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Simplement ceci : il y a dans la Cause première, quelque chose qui répond à ce qu'est en nous l'intelligence, qui joue dans l'Infini, — région impénétrable à notre pensée, — le même rôle que l'intelligence joue chez nous. Cette proposition établit ce que l'on appelle dans l'Ecole une « analogie de proportionnalité », c'est-à-dire une convenance ou similitude de deux rapports. Par elle-même cette équation ne fait rien connaître des caractères intrinsèques de ses termes, elle ne les compare pas entre eux ; elle n'impose aucune limite à leurs

(1) Voir J. DE TONQUÉROC *Qu'est-ce que la mystique ?* dans *Revue Apologétique*, 15 novembre 1929, p. 211, 212. — Si nous en avions la place, ce serait ici le lieu de dire quelle fut l'expérience personnelle de saint Thomas. Est-il vrai qu'il soit de formation purement livresque, qu'il ignore le monde ? Assurément non. Tout moine qu'il est, il ne vit pas confiné dans sa cellule. Il est beaucoup moins homme de cabinet que tel des grands philosophes modernes : un Spinoza ou un Kant par exemple. Thomas d'Aquin voyage beaucoup. Il séjourne à la cour des papes (qu'il suit dans leurs déplacements) et à la cour des rois, dans les grandes villes universitaires telles que Naples et Paris. Consulté de tous côtés, prenant une part active aux discussions les plus brûlantes, il est intimement mêlé au mouvement intellectuel de son époque, qui était intense. On ne trouve, il est vrai, dans ses écrits, que de brèves allusions aux circonstances concrètes où sa vie s'écoula, et aucun fragment de « Mémoires » (bien que telle page de morale semble bien imprégnée de souvenirs personnels). C'est que la nature de ces écrits ne se prêtait pas à ce genre de littérature. Comme nous l'avons dit, Thomas d'Aquin est philosophe, ce qui l'intéresse n'est pas le détail extérieur, mais l'essence des choses : c'est là que va toute sa réflexion. De plus, la cellule même a ses expériences : expériences de la vie intérieure et spirituelle, de la prière, de l'ascèse, de la mystique. Et celles-là aussi sont d'un prix inestimable pour la simple philosophie. Celui qui composa l'*Office du Saint-Sacrement* montre qu'il en avait profité.

différences. On voit que, sur les plus hauts sommets de l'esprit, la métaphysique thomiste demeure prudente et sobre.

Tels sont les caractères généraux de cette philosophie : elle est en même temps très attachée à l'expérience, aux plus humbles réalités — au corps, aux sens, à la matière — et très intellectuelle, intrépide en ses ascensions ; à la fois très modeste et très hardie : modeste en son point de départ, hardie en son progrès et à son point d'arrivée. Et c'est peut-être cet heureux tempérament de qualités diverses qui lui vaut, de nos jours, un regain de faveur. Ce bel équilibre mental, cette parfaite santé de l'esprit, cette solidité de certitude, cette sérénité, cet air de robustesse et de stabilité sont, par eux-mêmes, des charmes attirants. Alors que la philosophie officielle de nos Universités, ou bien se résorbe dans l'histoire des systèmes et renonce à tout dogmatisme, ou bien, poursuivant le travail de critique inauguré par Descartes, restreint de plus en plus le noyau de réalité accessible à l'homme, il n'est pas étonnant que beaucoup d'esprits, mal à l'aise dans l'incertitude, se retournent vers un passé plus lointain et demandent secours au plus dogmatique des philosophes du Moyen Age.

NORVÈGE

L'action catholique

Des Nouvelles Religieuses de Paris :

La Norvège a été faite luthérienne au XVI^e siècle. Les gouverneurs qui administraient le pays pour le compte des rois de Danemark — depuis le XV^e siècle la Norvège n'était quasi plus qu'une province danoise — trouvaient évidemment un intérêt politique et économique à le séparer de l'unité romaine. La rupture ne se fit point sans résistance ; elle coûta du sang, même du sang de martyrs. Mais en Norvège, comme ailleurs, la Réforme réussit à surprendre la « bonne foi » de beaucoup d'excellents catholiques insuffisamment informés du sens des innovations et trompés par la tactique très habile des novateurs. Luther lui-même n'avait-il pas jugé opportun de conserver les dehors du culte catholique pour ne pas trop froisser les consciences ?

Induit en erreur par ses rusés prédicants, violemment coupé de toute communication avec Rome et les pays catholiques, privé de ses meilleurs évêques que les potentats danois avaient emmenés en exil, le peuple norvégien glissa petit à petit dans la nouvelle religion. Vers la fin du XVI^e siècle il devint définitivement une proie du protestantisme.

Depuis ce temps la vie religieuse de ce pays est organisée en Eglise d'Etat. C'est la Constitution qui fixe la doctrine à enseigner officiellement ; c'est le roi et son ministre des cultes qui nomment les évêques et les curés et leur donnent leur juridiction, une fois qu'ils se sont solennellement engagés à tenir la foi exprimée dans les symboles officiels.

De nos jours, cependant, cette Eglise d'Etat se trouve être fortement ébranlée, et l'impression générale est qu'elle va à pas rapides vers sa ruine. Les causes en sont multiples. Il y en a de politiques, par exemple le succès croissant du parti communiste, qui n'a que faire d'une institution aussi encombrante et dispendieuse qu'une Eglise d'Etat, où des milliers de pasteurs vivent aux dépens du peuple et combattent l'idéal communiste. Il y a des causes religieuses qui, plus efficacement encore, sapent les fondements de l'Eglise à savoir la mystique des sectes.

En Norvège, comme dans les autres pays protestants, il surgit toujours des prédications nouvelles, des courants mystiques ou prophétiques qui gagnent beaucoup d'âmes ; et à côté de l'Eglise officielle, qui ne vit plus guère que par la grâce de l'Etat, se dressent un nombre imposant d'églises « libres ». Au sein même de l'Eglise d'Etat il s'est formé une société piétiste, appelée « Mission intérieure ». Les membres sont bien luthériens orthodoxes, tenant la doctrine autorisée par la Constitution, mais ce sont les zélés, les fervents, les orthodoxes rigides. Leur ardeur pour les œuvres de miséricorde est digne d'éloges ; mais leur religion est souvent empreinte de zèle farouche, maussade, agressif et très peu éclairé.

A côté de la « Mission intérieure », mais en dehors des cadres de l'Eglise officielle, il y a diverses autres sociétés. Il y a, par

exemple, les *adventistes*, avec leur fabuleuse crédulité pour les prophéties annonçant l'imminent retour du Christ sur les nuées du ciel; il y a les *Amis de Pentecôte*, qui cultivent les discours inspirés avec la même ardeur que les Corinthiens du temps de saint Paul; il y a les *Anabaptistes*, qui conduisent leurs adeptes sur le bord des rivières et des lacs pour les baptiser à fond; il y a la *Christian Science* qui s'acharne à faire des miracles.

Puis il y a des sectes non chrétiennes, les diverses écoles de théosophes, d'anthroposophes, de bouddhistes modernes, de yoghis, de soufis, et une multitude d'autres prédications à allures mystiques et exotiques.

Quelques-unes de ces doctrines sont connues aussi en France; mais ici elles sont professées la plupart du temps par dilettantisme, snobisme, entraînement de la mode, etc. Tandis que là-haut, en Norvège, elles sont presque toujours le fait d'âmes profondément religieuses en quête de vérité et de salut, d'âmes travaillées ou troublées par des aspirations mystiques, mais qui n'ont point trouvé leur objet dans la religion de Luther si froide et si vide. Si c'est un spectacle parfois grotesque que les allures de ces sectes nous offrent, il y a aussi quelque chose de tragique à voir l'immortelle aspiration de l'âme humaine s'efforçant vainement d'atteindre le divin sous les fantômes d'une imagination exaltée par la passion religieuse.

Toutes ces sectes, y compris la « Mission intérieure », dont les pasteurs vivent pourtant aux frais de l'Etat, sont ennemis déclarés de l'Eglise officielle. Cependant, celle-ci a un adversaire bien plus dangereux encore : c'est la contradiction qu'elle porte dans son propre sein.

En effet, d'une part elle veut être *luthérienne*, c'est-à-dire elle rejette toute autorité extérieure à l'homme, elle proclame le « moi » norme suprême de la croyance, règle unique pour l'interprétation de l'Evangile. D'autre part, elle veut être *orthodoxe*, c'est-à-dire avoir un dogme bien défini qui doit être regardé comme l'expression authentique et seule valable du sens de la Bible. Cet état de choses entraîne des conflits sans fin; mais dans ces conflits l'orthodoxie officielle perd de plus en plus de terrain et entraîne dans sa reculée l'institution même qui veut en être la gardienne. En effet, si le « moi », c'est-à-dire l'individu avec son intuition, son sentiment et ses expériences religieuses est la règle de foi, le luthérien logique rejettera tout ce qui dépasse les capacités du « moi », considérera comme de nulle valeur ce qui est au delà des limites de notre intuition ou de notre expérience. Ceci mène à rejeter le surnaturel, et par conséquent à nier la divinité du Christ et tout ce que l'Evangile contient de miraculeux, y compris la Révélation elle-même. Ainsi naquirent tour à tour les écoles rationalistes et libérales qui, de nos jours, dominent avec une puissance souveraine la pensée théologique des pays protestants. La Norvège ne fait point exception. Si la « Mission intérieure » jouit d'une grande influence politique, elle est sans autorité sur les intelligences. Il se trouve parmi celles-ci des hommes très-religieux, très-pieux, aimant le Christ d'un amour généreux, lisant l'Evangile et l'Imitation de Jésus-Christ avec un sentiment très profond d'amour, et qui n'éprouvent pourtant que du dégoût pour l'orthodoxie officielle qui proclame sa divinité. « Si jamais nous croyons au surnaturel et à un dogme, ce sera évidemment dans l'Eglise catholique que nous entrerons », voilà un mot que nous entendons souvent. Pourquoi? Parce que ces esprits sont droits et qu'ils ne peuvent admettre qu'on soit lié à un dogme aussi longtemps qu'on fait profession de protestantisme.

Aussi des voix s'élèvent de plus en plus nombreuses et fortes pour réclamer la suppression de l'Eglise d'Etat. On veut même faire disparaître la faculté de théologie à l'Université, pour la remplacer par un Institut d'histoire comparée des religions et de psychologie religieuse. Ces tendances gagnent peu à peu la plupart des esprits cultivés; l'orthodoxie officielle est de plus en plus considérée comme une chose surannée, inconciliable avec la haute culture spirituelle, et même comme la marque des esprits bornés et rétrogrades.

Quel sera l'avenir de l'Eglise catholique en Norvège, le jour où la vieille bâtisse minée et lézardée de l'Eglise d'Etat s'effondrera? Il n'est pas difficile de le prévoir. Les gens sérieux, droits et sobres d'esprit et qui avaient accepté la tutelle de l'Etat poussés

par un secret instinct leur disant que la vie religieuse a besoin d'ordre et de discipline, viendront à nous, la grâce de Dieu aidant. La preuve, c'est que déjà maintenant ce sont ceux-là surtout qui se convertissent au catholicisme. Parmi nos convertis il y a, certes, d'anciens incroyants, victimes du paganisme moderne; il y a aussi d'anciens théosophes ou des disciples de la « Christian Science », etc. Mais la plupart ont été de pieux orthodoxes, qui ont compris que l'orthodoxie réclame une autorité, mais que cette autorité est tyrannie absurde et humiliante, si elle émane du pouvoir politique au lieu de venir de Celui qui pouvait dire : « A moi toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre ». Dans l'Eglise catholique ils trouvent une autorité qui n'opprime pas la personnalité religieuse, ni n'étouffe la vie chrétienne, parce qu'on ne s'incline pas devant ses pareils, mais devant les mandataires de Dieu. Dans la même Eglise, ils voient aussi la seule puissance capable de réaliser un autre vœu qui, à l'heure qu'il est, s'affirme très fort chez les protestants : le besoin d'unité entre tous les chrétiens. Beaucoup sentent que ces dissensions et ces divisions n'ont rien de chrétien. Quelques sophistes disent bien que cette diversité est un signe d'une grande richesse de vie, qu'elle est très bien conciliable avec l'Evangile. « N'y a-t-il pas aussi trois Personnes dans la Divinité », répliqua un jour un homme très considéré. Mais les gens sensés souffrent de cette diversité comme d'un grand mal, comme d'un blasphème continuel opposé à la prière que Jésus fit pour l'unité des siens. Or, ceux-ci savent que seule l'Eglise catholique peut ramener à l'unité ce que la passion et l'erreur ont divisé. Même parmi ceux qui ne vont pas jusqu'à abjurer le protestantisme, il y a un mouvement croissant de sympathie pour nous.

Nous avons, hélas! aussi des ennemis. La « Mission intérieure » nous met au rang des pires adversaires de la Norvège. Pour certains de ses théologiens, nous sommes inférieurs aux Juifs, pour la vie religieuse, et pas beaucoup supérieurs aux païens, en tout cas animés de mauvaises intentions à l'égard du « pur Evangile ». Des sectes comme les adventistes, par exemple, vont plus loin et renouvellent dans la presse les invectives de Luther contre Rome, la Babylone et le siège de Satan. Il faut avouer que ces attaques ne nous font pas beaucoup de tort. Les gens doués de bon sens voient sans difficultés qu'il n'y a là qu'ignorance ou jalousie; si quelque bonne âme s'est laissée endoctriner par ces apôtres de la haine, il suffit qu'elle rencontre un jour un bon catholique pour revenir de sa mauvaise opinion.

Notre grand ennemi n'est pas tel ou tel personnage, ni telle ou telle secte, mais l'âme protestante, qui souvent repousse nos avances, mêmes chez eux qui, pour les raisons indiquées, auraient de la sympathie pour nous. L'âme protestante! Il n'est pas facile de dire en quelques lignes ce que c'est. En voici pourtant un trait caractéristique. Le protestant — j'entends celui qui pense en protestant, et non pas ceux, en grand nombre, qui ont conservé sans le savoir la mentalité catholique — le protestant a une certaine peur, parfois mêlée de mépris, de la vérité religieuse nettement formulée. La clarté des idées, la précision logique des déductions lui paraissent déplacées, quand il s'agit de choses divines, comme si Dieu n'était pas lumière. Peu de protestants approuveraient la parole brutale de Luther, que « la raison est la courtisane du diable »; cependant l'idée, que le docteur de Wittemberg exprima dans son langage à lui, est au fond de cette crainte. Le protestant n'admet donc pas facilement que la théologie catholique concilie la précision de la pensée avec le respect de l'infinie et ineffable grandeur des mystères; il s'étonne quand il s'entend dire qu'aucun théologien catholique n'a jamais prétendu renfermer toute la réalité de la Révélation divine dans des formules, mais que des formules ont leur vérité. En face de Dieu, pense-t-il, il n'y a que le sentiment qui ait à parler. La religion consiste surtout dans la profondeur du sentiment; et celui-ci sera d'autant plus divin qu'il sera plus vague et obscur. Alors il arrive parfois cette chose paradoxale que plus vous êtes clair dans une discussion, moins vous êtes compris; plus une démonstration est péremptoire, moins elle persuade. Voilà un grand obstacle à la prédication catholique. Les injures et les calomnies des sectaires nous nuisent beaucoup moins que cette peur de la lumière. Cependant, avec de la patience, on a aussi le bonheur de triompher de cet ennemi. Car le bon sens humain et l'instinct chrétien sont tout de même plus forts que les déformations d'une fausse philosophie et d'une fausse mystique. La prière surtout et les sacrifices des bons catholiques coopèrent puissamment avec les efforts des mission-

naires. Quand ceux-ci viennent dans les pays catholiques plaider la cause de leur mission, ce n'est pas seulement l'aide matérielle qu'ils implorent. Certes, la charité qui donne l'aumône, est nécessaire. Il y a en Norvège des institutions et des œuvres en assez grand nombre pour réclamer les offrandes des fidèles. Il y a le Vicariat apostolique avec son clergé dispersé dans une vingtaine de postes, depuis le Sud jusqu'à l'extrême Nord du pays, vivant dans la pauvreté et les privations. Il y a la presse catholique, le *Saint Olav* qui travaille avec un grand profit spirituel, mais avec de non moins grands déficits matériels. Il y a des communautés de sœurs de différentes congrégations de France, d'Allemagne et de Hollande, et qui dépensent sans calculer leurs forces et leur vie aux œuvres de miséricorde, hôpitaux ou écoles, souvent au milieu d'un grand dénuement et sans aucun de ces adjuvants humains qui remontent parfois le courage. Il y a des religieux qui, dans une situation économique très difficile, entreprennent cependant avec confiance de nouvelles œuvres de conquête apostolique. Dans la banlieue d'Oslo, les pères des Sacrés-Cœurs viennent de s'établir. Bientôt nos frères de saint François vont ouvrir une nouvelle église dans la petite ville de Tönsberg. A Hangesund deux pères maristes cultivent un terrain particulièrement ingrat, car cette ville est une des citadelles de la « Mission intérieure ». A Oslo nous avons inauguré notre église Saint-Dominique le dimanche du Rosaire 1927, et cet été un foyer pour des jeunes filles, étudiantes ou employées de bureau, que dirigent les sœurs dominicaines de Châtillon-sous-Bagneux. D'autres œuvres sont en préparation et attendent les secours de la charité catholique. Cependant nous demandons encore mieux aux fidèles de la vraie Église du Christ, nous demandons la charité de leurs prières et de leurs sacrifices. C'est là la grande vertu apostolique, qui brise la résistance des âmes égarées. Nous recevons les offrandes de nos amis comme une aide matérielle pour nos œuvres, certes; mais bien plus encore comme un symbole de cette solidarité surnaturelle, qui a toujours uni dans un même esprit de piété et d'immolation les fidèles des pays catholiques et leurs missionnaires.

A. LITZ, O. P.

Œuvre des Bibliothèques en Mission

Se trouvant en général éloignés de tout centre intellectuel et n'ayant que des relations plutôt rares avec leur patrie et leur famille, les missionnaires éprouvent plus que nous le besoin de lectures instructives et réconfortantes. Mais les charges énormes qui pèsent sur les œuvres de l'apostolat ne leur permettent pas de s'abonner à de nombreuses revues. Il leur en faudrait cependant de tous genres : piété, théologie, actualité, missiologie.

Vous pourriez facilement leur en procurer quelques-unes. Après avoir lu les vôtres, envoyez-les à un missionnaire qui sera très heureux de les recevoir.

L'*Œuvre des Bibliothèques en Mission*, fondée par les Pères de Scheut, organise le service des revues en seconde lecture dans leurs missions. Elle devrait pouvoir assurer plusieurs centaines d'abonnements. Aidez-la de votre bienveillante coopération.

La *Revue catholique des Idées et des Faits*, eu égard à l'intérêt et à la variété des questions dont elle traite, est demandée par un grand nombre de missionnaires.

Demandez une adresse, en ayant soin d'indiquer le titre des revues dont vous disposez, au R. P. de Schaetzen, missionnaire de Scheut, 19, rue des Flamands, Louvain.

Christofle



COUVERTS-ORFÈVRE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES
TÉLÉPHONE : 177.87

ARTICLES POUR CADEAUX
CORBEILLES DE MARIAGE
SERVICES DES BAPTÊMES

SPÉCIALITÉS POUR HÔTELS ET RESTAURANTS

EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX
ORFÈVRES BIJOUTIERS-HORLOGERS

SWAN

FOUNTAINS

LE PORTE PLUME
DE L'ELITE

Plumes pointées d'iridium naturel,
pratiquement inusable

Construction robuste

En
vente
partout



En
vente
partout